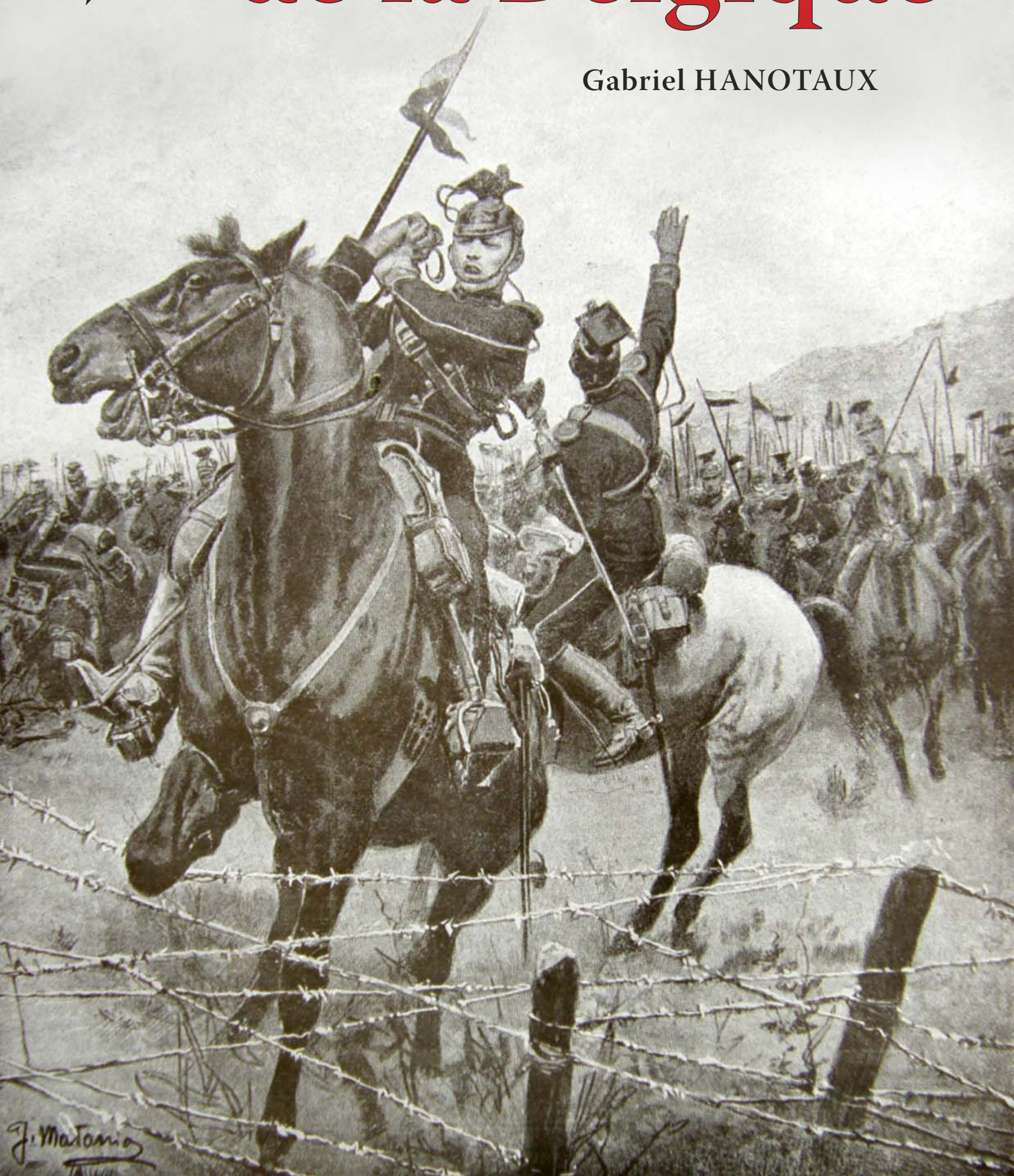


Août 1914

L'invasion de la Belgique

Gabriel HANOTAUX



Cette plaquette a été conçue et mise en page par et pour le site www.eglise-romane-tohogne.be
ainsi que pour le site www.manhay1418.be

Décembre 2014

En couverture: *Des uhlans jouent pleinement leur rôle d'éclaireurs lors de l'invasion de la Belgique.*

L'INVASION DE LA BELGIQUE

Premières évolutions des armées allemandes en Belgique – Résistance de l'armée belge –

La Ligne de la Gette – Combat de Haelen

(Textes extraits de l'ouvrage en 17 volumes «**HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA GUERRE DE 1914**», Tome troisième, par **Gabriel HANOTAUX** – GOUNOUILHOU, éditeur (Paris-Bordeaux) – 1916 – Chapitre IX: L'INVASION DE LA BELGIQUE, pp. 265-304.)

La marche des armées allemandes en Belgique a un double objet: 1° accomplir le mouvement tournant qui doit atteindre la France par la rive gauche de la Meuse, la Sambre et l'Oise; 2° occuper la Belgique elle-même, et y anéantir l'armée belge ou, du moins, la tenir en respect, en tous cas empêcher sa jonction avec les forces françaises; plus tard, vers le 20 août, isoler l'armée anglaise.

LE GRAND MOUVEMENT TOURNANT

Dès que l'occupation de la ville de Liège est accomplie et que le passage est assuré, l'armée de von Emmich (armée de la Meuse) se dédouble en quelque sorte et elle laisse apparaître les deux armées qui sont chargées principalement du grand mouvement tournant: c'est l'armée de von Kluck portée à l'extrême droite, et, à sa gauche, l'armée de von Bülow.

Plus au sud, une armée, qui se forme vers Saint-Vith, commandée par von Hausen, se rapproche du pivot; elle a pour objectif Dinant; sa gauche est en liaison avec l'armée du duc de Wurtemberg qui a pour objectif Sedan, et celle-ci, au sud-est, avec l'armée du kronprinz qui, partant de Trèves et du Luxembourg, marche sur l'Argonne et vise à l'encerclement de Verdun.



LE GÉNÉRAL ALLEMAND VON BÜLOW
COMMANDANT LA 2^e ARMÉE.

Le groupe de ces cinq armées forme, à proprement parler, la branche droite puissante de la tenaille qui menace la France. En relevant l'ensemble de leur mouvement et en le rattachant à celui des autres armées allemandes de Lorraine et d'Alsace, il ne peut faire de doute que leur objet principal est, conformément aux règles classiques, de détruire ou d'entourer l'armée française, massée des Ardennes aux Vosges, partout où on la rencontrera, plaines, plateaux boisés et difficiles, lignes avancées des forteresses, forteresses elles-mêmes.

Paris n'est qu'un objectif pour ainsi dire accessoire. Peut-être l'état-major allemand, en n'écartant pas à priori l'idée d'une marche sur Paris, veut-il flatter le goût de l'empereur Guillaume pour les manifestations d'apparat et pour le «tableau»; peut-être aussi, selon le conseil qu'avait laissé le vieux Moltke, court-il la chance d'un coup de main heureux. Mais il ne se fait pas grande illusion; il sait bien qu'on ne prend pas une ville de 3 millions d'âmes entourée de forts et d'un mur d'enceinte avec 200.000 hommes épuisés d'une longue marche, sans artillerie de siège et en laissant sur son flanc une armée intacte.

Nous avons déjà dit la *principale* raison qui oblige, pour ainsi dire, l'armée allemande à chercher vers le Nord les vastes espaces et la manœuvre: c'est la puissance militaire de la frontière française de l'Est où nos forces principales se sont massées. Disons aussi les raisons *secondaires* qui, toutes, ont dû agir à la fois sur l'esprit de l'état-major allemand pour l'amener à prendre un parti dont il devait comprendre le risque, à supposer qu'il n'en sentît pas l'erreur.

ARDENNES EN BELGIQUE

À considérer d'ensemble la frontière stratégique entre l'Allemagne et la France, il saute aux yeux que les vieilles constructions géologiques des Vosges, du Hardt, du Taunus, de l'Eifel, des Ardennes et de l'Argonne font comme un bloc interposé entre les deux pays et qu'il faut, pour pénétrer d'une région dans l'autre, ou le percer ou le tourner. Plus on s'approche de la mer du Nord, plus le terrain s'abaisse: c'est comme si l'on descendait les marches d'un escalier. Au plus haut degré, les terrains jurassiques du Luxembourg, qui s'arrêtent à peu près avec la frontière (Arlon-Sedan); au second degré, le massif schisteux des Hautes-Fagnes qui forme le point culminant (Zitterwald, 710 m); à l'ouest, les contrées encore rudes de Famenne, Condroz, Entre-Sambre-et-Meuse; plus au nord encore, la richesse de la Hesbaye, du Limbourg, du Brabant et de la Campine; puis ce sont les grasses Flandres trempées des brumes douces et fécondes de l'Océan; enfin, tout au bord, le terrain quaternaire, récemment déposé par la mer, resté souvent inférieur au niveau des marées et que les digues protègent contre l'invasion des eaux.

Cette disposition du terrain a dicté l'histoire de ces provinces: elles servent de passage à la fois pendant la paix et

pendant la guerre. Leur sol est jalonné de noms historiques; nous avons dit déjà les origines franques et carolingiennes partant de Tongres et de Landen; mais il faudrait relever, pas à pas, l'histoire militaire de l'Europe pour rappeler l'importance, sur la civilisation universelle, des versants et des plaines où tant de lieux sont marqués au signe des épées croisées: Liège, Namur, Nerwinden, Ramillies, Waterloo, Ligny, Fleurus, Fontenoy, Bouvignes, Wattignies, Sambre-et-Meuse, Maubeuge, Malplaquet, Rocroi, Sedan, Verdun, Valmy.

L'état-major allemand ne dédaigne pas l'étude de l'histoire: il serait plutôt «livresque». Tout ce passé certainement l'inspire.



CARTE DE LA BELGIQUE CENTRALE.

Pour qui vient du Nord, la Meuse est la première voie de pénétration en France tournant le massif de l'Ardenne (1). Son cours, à partir de Namur, forme une ligne nord-sud qui, par la région d'accès difficile de Chimay, ne se rattache que malaisément à la vallée de l'Oise, mais qui, par Mézières et Rethel, conduit à la vallée de l'Aisne, et, par Stenay et Dun, aux défilés de l'Argonne. Certes, le chemin est hérissé d'obstacles. La vallée proprement dite est enserrée entre des falaises à pic, de Namur à Dinant: elle s'élargit un peu vers Givet; mais jusqu'à Mézières, elle coule dans une profonde fissure du terrain schisteux de l'Anlenne; c'est un étroit couloir dominé souvent par des escarpements de 20 mètres de hauteur. Mais un ennemi qui peut suivre jusqu'au bout cette âpre vallée est payé de ses peines; car il débouche, en France, sur Verdun.

Verdun sur la Meuse est au point précis où la France centrale se rattache à la France de l'Est. Un coin, enfoncé sur ce point, séparerait les deux frontières, menacerait Nancy à l'est et Châlons à l'ouest. On ne peut briser ou tourner notre frontière de l'Est que par Verdun; on ne peut dominer les grandes voies d'accès sur Paris que si l'on est maître de Verdun. L'état-major allemand le sait bien; les armées du duc de Brunswick avaient suivi ce chemin en 1792. Mais c'est aussi en cette région que se porte infailliblement le plus fort de la défense française. C'est toujours pour la possession de Verdun que se livra la véritable bataille catalaunique.

Sur le territoire français ou à proximité de ce territoire,

la Meuse ne reçoit que deux affluents intéressants au point de vue stratégique; ils constituent l'un et l'autre une sorte de double tranchée parallèle de chaque côté de la frontière franco-belge; c'est la *Chiers*, qui prend sa source auprès de Longwy et se jette dans la Meuse entre Mouzon et Sedan; et c'est la *Semois*, petite rivière profondément encaissée qui, belge sur presque tout son parcours, se jette cependant à la Meuse en France, à Monthermé. Ces deux rivières forment barrière pour un ennemi essayant de tourner l'Argonne au nord vers Mouzon et Sedan. Nous retrouverons leurs noms.

En pleine Belgique, la Meuse reçoit un affluent autrement important, c'est la Sambre. La Sambre parcourt les terrains intermédiaires qui se tiennent à mi-côte des hauteurs ardennaises, et évite la proximité de la mer et la zone basse et marécageuse qui la borde. La Sambre forme le degré sain et net du grand escalier belge. Elle prend sa source sur le faible plateau boisé de La Capelle et touche pour ainsi dire les premiers affluents de l'Oise; elle est, dans cette direction, la voie la plus directe et de beaucoup la plus facile vers la France parisienne; sa largeur ne dépasse jamais 35 mètres; son cours est sinueux, mais les ponts y sont très nombreux; elle traverse un des plus riches pays du monde; le canal qui porte le nom des deux rivières la réunit à l'Oise: de Landrecies à La Fère, ce canal forme une magnifique voie de pénétration et de ravitaillement pour seconder la marche d'une armée.

Cette considération doit être une de celles qui frappe le plus l'état-major allemand. Avant tout, pour la rapidité de la marche, pour la surprise, l'arrivée des réserves, des munitions, du ravitaillement, il a besoin de moyens de

Cette considération doit être une de celles qui frappe le plus l'état-major allemand. Avant tout, pour la rapidité de la marche, pour la surprise, l'arrivée des réserves, des munitions, du ravitaillement, il a besoin de moyens de

(1) Dès 1880, le général Liagre, ministre de la Guerre de Belgique, disait à la tribune: «La vallée de la Meuse est devenue une ligne d'opérations extrêmement importante depuis que la France a perdu l'Alsace-Lorraine. Elle est devenue, ainsi que l'a dit Thiers, la ligne d'opérations des armées belligérantes dans le cas d'une guerre entre la France et l'Allemagne. Si l'Allemagne attaque la France, elle a un intérêt immense à passer la Meuse à Liège ou à Namur pour attaquer la France par le Nord.»

transport et surtout d'un excellent réseau de chemins de fer. Nous savons maintenant que la stratégie allemande de la guerre de 1914 est une stratégie de voies ferrées.

Voyez le réseau dans le quadrilatère Liège, Mézières, Saint-Quentin, Bruxelles: il n'en est pas dans le monde dont les mailles soient plus serrées et les fils plus puissants. Aix-la-Chapelle, Liège, Namur, Charleroi, Maubeuge, Saint-Quentin, Compiègne, c'est la grande ligne de la Compagnie du Nord, la plus courte pour gagner Paris. Les Allemands n'ont pas besoin de la chercher sur la carte; ils la connaissent et l'ont assez fréquentée!

Dinant, Hirson, Vervins, Laon, Soissons, c'est l'autre voie, non moins importante; ces deux lignes se rapprochent et, le long de la voie Compiègne-Soissons, laissent entre elles juste l'espace nécessaire pour réunir deux armées en marche sur Paris.

Mézières, Reims, Meaux, c'est une troisième ligne à grand rendement, s'appuyant, en cas de succès sur Verdun, aux lignes de l'Est, Sainte-Menehould, Châlons-sur-Marne, Eprenay. A-t-on assez passé de temps sur ces tracés, et sur ceux des réseaux secondaires qui les doublent et les triplent, dans les bureaux de l'état-major allemand!

Donc, les armées allemandes, par l'occupation des ponts de Liège, se sont ouvert cette voie multiple. Elles marcheront sur Paris et elles marcheront sur Verdun, en soignant les contacts et les bifurcations à Dinant et Namur.

La Belgique sera la route facile pour la marche directe sur Paris. Ses vastes plaines permettront de déployer la cavalerie prête à couvrir avant tout la manœuvre un peu risquée de l'aile marchante.

La richesse des greniers belges, surpris en pleine récolte, parera, le cas échéant, à la difficulté de nourrir ces immenses armées. Et, revenant au point de vue stratégique, l'état-major impérial pense que si la marche de flanc, en présence de l'armée française concentrée, présente quelque péril, elle est, sur presque tout son parcours, abritée par le bloc compact du Luxembourg, des Hautes-Fagnes et de l'Ardenne belge, terrain difficile et propice à la défensive contre une armée venant du Sud, qui, s'y aventurant, ne pourrait, sans doute, jamais en déboucher.

Faut-il prévoir les choses de plus loin encore? L'état-major allemand se dit que l'occupation de la Belgique, du Luxembourg, et peut-être des départements français limitrophes, lui apporte un premier et inappréciable bénéfice. Cette région est extrêmement riche et prospère. Dès la première étape, à Liège, on met la main sur les grandes manufactures d'armes de la Belgique et l'on n'oublie pas que la fabrique nationale d'armes de guerre de Herstal appartient en grande partie à la maison Lowe de Berlin; puis ce sont les mines du pays de Liège, de Charleroi et du Borinage où travaillent des officiers de réserve allemands; ce sont partout des hauts-fourneaux, des industries prospères, d'ailleurs minutieusement repérées, une activité et un rendement merveilleux de tout le travail humain. Pour une occupation qui se prolongerait, c'est une installation de cocagne; partout de belles demeures, des villes abondantes, des villages cossus, un peuple que l'on croit placide et facile à mater: la défense se prolongerait là des années sans charge pour le Vaterland; même celui-ci se sustenterait, au besoin, en puisant dans ces inépuisables ressources; la région, mise en coupe réglée, parerait au blocus maritime. Sur la mer

elle-même, une porte s'ouvrirait pour rompre ce blocus: Anvers deviendrait le nouveau débouché de l'Allemagne dans la mer du Nord. Et puis, Ostende, Dunkerque, Calais constitueraient, au cas où l'Angleterre se mêlerait au conflit, le front maritime indispensable contre la grande puissance insulaire.

Reconnaissons que l'ensemble de ce plan présente les avantages les plus sérieux. Il a pour lui la géographie, l'histoire, l'économie politique; une stratégie de proie s'en satisfait volontiers. Elle a vu, dans son rêve, cette immense et magnifique rafle d'un pays surpris et désarmé, et, au bout de cette course rapide qui ne doit rencontrer que les deux obstacles de Namur et de Maubeuge faciles à vaincre sans même s'arrêter, une prodigieuse randonnée vers la capitale resplendissante et éternellement jalouse. Ce plan, que l'organisation allemande a préparé jusque dans ses moindres détails, se traduit pour le soldat dans ces deux mots qui l'hallucinent: *nach Paris!*

Le programme que d'urgentes nécessités ont dicté et que des raisons si spécieuses ont confirmé, a pourtant ses lacunes et ses tares. Conçu dans le cabinet d'après des formules et des doctrines un peu schématisées: inviolabilité du front, infaillibilité du mouvement par les ailes, etc., imposant aux chefs et aux soldats un effort prodigieux, tablant sur le succès toujours et partout; préparé sur des cartes et des fiches où la Belgique est divisée en secteurs, répété dans les nombreux «kriegspiel» des états-majors, ce programme se heurte dans son exécution à des réalités dont on ne tient pas assez compte: l'armée belge est une petite armée, mais elle n'est pas absolument négligeable; l'armée anglaise est aussi une petite armée, mais sa présence à proximité des places du Nord allongera la trajectoire de l'invasion allemande et laissera son aile marchante exposée à une offensive venant des lignes extérieures. Enfin, si l'armée française est massée sur un étroit espace, elle a l'avantage d'être fortement unie et groupée dans la main de ses chefs. Au débouché de la Meuse, devant Verdun, elle tiendra tête; même elle peut être lancée contre le milieu de l'immense arc de cercle et, fût-ce au prix de grands sacrifices, parvenir à le briser. Si on marche sur Paris sans avoir pris Verdun, on laisse l'adversaire sur son flanc, et un jour ou l'autre on le retrouvera.

Dans cette critique de l'action directe des forces allemandes et françaises sur la frontière de Belgique, nous n'avons pas envisagé le contre-coup au-delà de l'Argonne, sur la Moselle et sur les Vosges. Si l'autre branche de la tenaille allemande ne peut se refermer à temps vers l'Est, l'armée française, se dégageant sur sa droite, peut être en mesure de protéger sa propre gauche et Paris en se précipitant, grâce à ses voies ferrées, sur les troupes épuisées qui auront accompli le fameux mouvement tournant. L'encerclement et la convergence des feux se retourneraient alors contre ceux qui les auraient théoriquement cherchés et escomptés, et c'est précisément ce que nous verrons se dessiner dès la fin d'août.

L'ARMÉE BELGE AU NORD DE LA MEUSE

Suivons maintenant, sur le terrain, la première partie de l'immense opération, celle qui est à proprement parler le début du mouvement tournant et où les armées allemandes se trouvent en contact, d'abord, avec la petite armée belge.

L'armée allemande ne s'était pas attardée devant les forts de Liège. Avant même d'avoir occupé la ville, le mouvement en avant par masses profondes était commencé en contournant Liège par le nord.

Dès le matin du 4 août, deux divisions de cavalerie allemande (2^e et 4^e divisions), douze régiments environ, avaient franchi la frontière allemande-belge et, longeant la frontière belge-hollandaise, s'étaient dirigées vers Visé, soutenues par des éléments d'infanterie transportés en automobiles et par de l'artillerie. Le pont de Visé était coupé; un bataillon du 12^e de ligne gardait le passage. Les Allemands étendirent leur mouvement vers le nord; deux régiments de hussards avaient passé la Meuse, le soir, au gué de Lixhe. Pendant que les opérations devant Liège s'accomplissaient, des forces de cavalerie sans cesse accrues, et soutenues par des bataillons de chasseurs, battirent l'estrade dans la direction de Tongres. L'objet de cette manœuvre paraissait être de couper les communications de l'armée belge vers Bruxelles et Anvers, de façon à la forcer à se replier pour garder sa ligne de retraite: on éviterait ainsi d'engager la lutte contre l'armée belge et les deux voies libres de la Meuse et de la Sambre permettraient d'aborder rapidement la frontière française. Peut-être avait-on encore le sentiment que la résistance belge n'était que de pure forme et que le gouvernement royal, après la manifestation de Liège, se bornerait à attendre les événements à l'abri derrière les fortifications d'Anvers. En effet, le 9 août, une nouvelle proposition allemande était adressée au gouvernement belge par l'intermédiaire de la Hollande, et le même jour une proclamation était lancée au peuple belge par le général von Bülow, commandant la 2^e armée, de son quartier-général de Montjoie.

«Nous avons été obligés d'entrer dans le territoire belge pour sauvegarder les intérêts de notre défense nationale. Nous combattons avec l'armée belge uniquement pour forcer le passage vers la France... La population *pacifique* (mot cynique après les atrocités déjà commises) de la Belgique n'est point notre ennemie: bien au contraire, nous la traiterons avec ménagement et bienveillance, pourvu qu'elle prouve, par le fait, ses sentiments paisibles.»



SOLDATS BELGES DÉFENDANT UNE ROUTE.

On comptait sans l'élan magnifique qui — dès que le sol belge fut touché — souleva la Belgique tout entière. Il est presque impossible d'exprimer par des paroles ce sur-saut d'âmes: un peuple confiant et comme confit dans sa neutralité, qui, la veille, ne songeait qu'aux travaux, aux arts et aux plaisirs de la paix, un peuple médiocrement hiérarchisé et discipliné, bon enfant, et goguenard, tournant vo-

lontiers les choses en drôleries et facéties, se trouva tout à coup transformé, ou, plutôt, il sentit sourdre en lui les vertus de ses ancêtres: soudain il se retrouva soldat.

Ces profondes émotions psychologiques doivent être saisies à leur naissance, car elles sont des témoignages incomparables et qui, pareilles aux souffrances des martyrs, jettent aux quatre vents de l'Histoire des semences de choix pour l'avenir de l'humanité.

Un Belge a raconté comment il fut témoin de cette évolution brusque qui le transformait lui-même. Il faisait partie d'un régiment de carabiniers qui, le 3 août, à Bruxelles, défilait vers 5 heures du matin sur l'avenue de Tervueren.

Tout à coup une rumeur:

«Qu'est-ce que cela! Les mains se tendent vers les beaux soldats, on leur offre de la bière, des tartines: voilà bien la chose la plus extraordinaire qui soit dans ce pays si peu militariste et si peu susceptible d'enthousiasme devant l'uniforme et le panache. — «Il doit y avoir quelque chose, me dit un artilleur.»

» Je vois un marchand de journaux grimper en courant la rue des Éburons. Et c'est par ce petit camelot et par son journal, qu'en ce 3 août, à 5 heures du matin, nous sûmes l'ultimatum de l'Allemagne à la France et à la Belgique. Et c'est par ce petit camelot que j'appris que notre régiment, déjà en marche, c'était la *réponse* la seule réponse qu'il fallait faire à l'ultimatum, la réponse ardente de nos milliers de cœurs jeunes, et de nos colères!

» Quel incendie de rage il y eut dans tous les yeux! et de mépris! L'Allemagne trahissait son serment, reniait sa signature! L'Allemagne, soixante-cinq millions de traîtres qui venaient d'abattre le masque! «*Valeureux Liégeois...*» scanda une voix, puis dix voix, puis mille voix. Les premiers, les Wallons chantaient leur hymne... C'était parti de toutes les poitrines de ce peuple frondeur, vif, optimiste et chanteur. L'hymne disait la fierté et la gloire des 600 Franchimontois qui étaient tous morts en combattant un contre cent. Quand ils eurent fini, des voix plus graves, plus basses, aussi ardentes, entonnèrent le *Lion de Flandre* qui parle aussi d'un passé lumineux où les communiers flamands se battaient un contre cent... » (1)

Ces rythmes alternés faisaient un chœur unique où chantait l'âme de la Belgique.

Qui sait, une méfiance, une haine latente de l'Allemand détendait-elle, à cette heure, toutes ces poitrines; le monde et même les neutres commençaient à respirer plus à l'aise parce que l'ennemi du monde entier s'était enfui décourvert et qu'on allait lui courir sus.

Ce fut la première surprise de cette guerre. La Belgique était résolue à se défendre; bien plus, elle était joyeuse à l'idée de se défendre; elle courait, avec un entrain indicible, à ces rencontres redoutables, à ces combats, un contre cent.

C'est à ne pas y croire, mais il en fut ainsi: dès les premiers engagements, le soldat belge croyait fermement à la victoire.

Le roi Albert n'avait-il pas, le 5 août, lancé cette vibrante proclamation:

Soldats!

Sans la moindre provocation de notre part, un voisin orgueilleux de sa force a déchiré les traités qui portent sa signature et violé le territoire de nos pères.

Parce que nous avons été dignes de nous-mêmes, parce que nous avons refusé de forfaire à l'honneur, il nous attaque. Mais le monde entier est émerveillé de notre attitude loyale: que son respect et son estime vous réconfortent en ces moments suprêmes!

Voyant son indépendance menacée, la nation a frémi et ses enfants ont bondi à la frontière. Vaillants soldats d'une cause sacrée, j'ai confiance en votre bravoure tenace et je vous salue au nom de la Belgique. Vos

(1) Grimaudy, *loc. cit.*, p. 20.



COLONNE D'INFANTERIE BELGE MARCHANT AU COMBAT.

concitoyens sont fiers de vous. Vous triompherez, car vous êtes la force mise au service du droit.

César a dit de vos ancêtres : « De tous les peuples de la Gaule, les Belges sont les plus braves. »

Gloire à vous, armée du peuple belge ! Souvenez-vous, devant l'ennemi, que vous combattez pour la liberté et pour vos foyers menacés. Souvenez-vous, Flamands, de la bataille des Éperons d'or, et vous, Wallons de Liège, qui êtes en ce moment à l'honneur, des 600 Franchimontois,

Soldats !

Je pars de Bruxelles pour me mettre à votre tête.

C'est avec cette foi et avec une tendresse soudainement épanouie que la population pressa sur son cœur, partant pour la frontière, ces soldats qui, dans le train-train de la vie ordinaire et sous leur costume bariolé, paraissaient si peu militaires, et bons seulement à figurer dans les fêtes et les décors pacifiques. Comme on était fier d'eux, maintenant, et de ces gendarmes stylés par le général Sellier de Moranville « qui ont une religion, leur consigne » et dont un chef disait : « Que n'ai-je dix mille gendarmes ! » et de ces carabiniers, ces *carapat's*, ces « diables verts », tireurs merveilleux, entraînés dans les stands, dont les coups infaillibles forment une barrière de plomb devant une colonne en marche, et de ces « piotes », ces « lignards » qui se montrèrent au feu si simplement tenaces et résolus. La cavalerie, dirigée par le général de Witte, était prête à soutenir partout le choc de l'immense cavalerie allemande. Les artilleurs, munis d'un bon canon, furent d'admirables pointeurs : les communiqués allemands, à diverses reprises, devaient leur rendre hommage (1).

Cette armée, sur les ordres donnés, se portait d'un seul mouvement au-devant de l'ennemi, dans une noble et volontaire méconnaissance du péril. Elle n'est pas encore irritée par la nouvelle des premières atrocités ; mais on dirait qu'elle les pressent :

« D'abord, nous ignorons la force de l'ennemi. Nous pensons bien qu'il est plusieurs fois supérieur en nombre, mais nous ne connaissons pas le chiffre multiplicateur. L'eussions-nous connu, eussions-nous su qu'ils s'avançaient à trois ou quatre cent mille contre notre division qui compte maigrement ses vingt mille hommes, que nous n'aurions pas

encore douté du succès... Les journaux ne nous avaient-ils pas raconté, dès le début, que les Allemands étaient poltrons comme des poules, maldroits, affamés comme des loups?... « Une tartine au bout d'une baïonnette, ça fait toujours un prisonnier », nous disaient-ils. À ce moment d'ignorance et de confiance superbes, le moindre de nous aurait marché seul contre cent Prussiens. Ceci explique, avec la haine qui nous secouait, l'intrépidité de nos premières batailles, et, aussi, hélas ! malgré le succès, les pertes douloureuses que nous éprouvâmes » (2).



DÉPART DE CAVALIERS BELGES POUR UNE RECONNAISSANCE.

Il faut ajouter à ces sentiments passionnels, excitateurs d'énergie et de courage, une autre foi qui s'était répandue avec la rapidité de l'éclair jusque dans la moindre des bourgades belges : « Les deux grandes puissances, l'Angleterre et la France nous soutiennent. Tenons bon seulement jusqu'à ce que les Français arrivent ! ».

Ce que l'on attend, c'est l'armée française avec les cuillottes rouges, la capote bleue, la forêt des baïonnettes... et la Marseillaise. Pas un village, pas un cœur où ne retentit plusieurs fois par jour le cri du salut : « les Français arrivent ! ».

(1) Maurice Gauchez, *loc. cit.*, p. 18.

(2) F.-H. Grimaud, *Six mois de guerre en Belgique*, pp. 50-53.

LE PLAN BELGE

Quelle est, d'autre part, la conception de l'état-major belge ?

Il l'explique, lui-même, dans les termes suivants : « Aussitôt sa réunion terminée, l'armée belge prit position sur la Gette, ligne de défense naturelle que prolonge la Meuse de Namur à Givet. Elle y attendit l'arrivée des forces alliées franco-britanniques... Cette ligne de défense, appuyée à gauche au Démer, protège une grande partie du territoire belge et elle barre le chemin à l'offensive allemande telle qu'elle paraît se dessiner. Pour garnir toute cette ligne, l'armée belge a des effectifs insuffisants, mais elle ne gardera que la Gette et Namur ; elle pourra attendre, sur cette position, que les forces des nations garantes viennent, si elles en ont le temps, occuper l'intervalle compris entre la Gette et la position de Namur, ainsi que la Meuse en amont de Namur.

» Enfin, massée le long de la Gette, l'armée, tout en couvrant la capitale du pays, Bruxelles, n'est pas menacée d'être isolée d'Anvers, qui constitue sa base d'opérations. Cette circonstance a une importance prépondérante : l'armée belge ne peut en effet, à aucun prix, courir le risque de se laisser couper de sa base ; c'est là que se trouvent réunies toutes ses ressources en vivres, munitions, ravitaillements de toutes sortes : c'est là que le gouvernement doit pouvoir se retirer. Toutes ces raisons font que le haut commandement décide de maintenir l'armée en observation sur la Gette, de s'y fortifier, et d'attendre sur cette ligne que la jonction avec les forces françaises et anglaises puisse éventuellement s'opérer » (1).

Ces raisons, développées avec insistance, sont d'une grande force, tant au point de vue national qu'au point de vue territorial.

Si l'on se place plus spécialement au point de vue stratégique, c'est-à-dire de la convergence des efforts, l'unité du commandement eût peut-être décidé un repli de l'armée belge sur le gros de l'armée française, et une action commune sur la Sambre. La place d'Anvers, défendue par sa garnison renforcée, eût probablement été simplement masquée par l'ennemi qui, dans cette hypothèse, eût eu besoin de toutes ses forces pour attaquer les armées française, anglaise et belge réunies. Mais l'unité de commandement n'existait pas encore dans cette période initiale, et chacune des armées alliées combattait selon ses propres vues et au mieux de ses intérêts.

Le 6 août, l'armée belge est concentrée dans le quadrilatère Tirlemont - Louvain - Wavre - Perwez, à deux marches en arrière de Liège. La 3^e division qui a défendu Liège est en marche pour rejoindre le gros de l'armée, par Hollogne-sur-Geer et Hannut, sans être inquiétée, sauf par quelques partis de uhlans dont un fut détruit à Hollogne. La gauche de l'armée se trouve à l'ouest de Tirlemont, la droite à Jodoigne. En première ligne sont placées les 1^{re} et 5^e divisions d'armée, en seconde ligne, à Louvain, la 2^e division, et à Hamme-Mille, la 6^e division. La 3^e division arrivant de Liège le 8 août, fut intercalée entre les 1^{re} et 5^e divisions, en première ligne. La 4^e division, dont la 8^e brigade mixte est à Huy, demeure dans la position de Namur. La division de cavalerie couvre l'armée à Waremme, puis à Saint-Trond et s'éclaire vers Visé, Liège et Hasselt ; elle tient en respect, dans des escarmouches quotidiennes, les

éléments des 2^e et 4^e divisions de cavalerie allemande. Cette disposition, toute d'attente, reste un peu en l'air, comme nous le verrons bientôt.

Le roi, avec le grand quartier-général, est à Louvain. Il est installé à l'hôtel de l'Univers et de l'Europe (aujourd'hui complètement brûlé). Les bureaux des états-majors fonctionnaient à l'Hôtel de Ville et dans les locaux du café de la Rotonde. Les troupes étaient installées dans les villages des lignes Louvain-Liège, Louvain-Diest, Louvain-Jodoigne. Les « taubes » survolaient continuellement la ville, et cette première sensation d'une sorte d'espionnage aérien produisait sur le peuple et le soldat un effet d'irritation qui se manifestait par de perpétuelles mousquetades.

Les premiers contacts, en Hesbaye, eurent lieu le 7 août. La hardiesse de la cavalerie allemande amenait parfois des patrouilles jusqu'aux approches des cantonnements et de nombreuses escarmouches s'ensuivaient. La plupart se terminaient à l'avantage des Belges, ce qui accrédita, peu à peu, le bruit que les Allemands tenaient mal. En fait, la cavalerie allemande exécutait, sans doute, les ordres qui lui avaient été donnés de ne pas se laisser « accrocher ».

Bientôt, vers le 10 août, les troupes allemandes se renforçaient devant le front belge. La tendance à menacer les forces belges vers leur gauche s'affirmait. Lorsque l'activité de l'ennemi s'étendit particulièrement vers Hasselt et Diest, la division de cavalerie belge (général de Witte), se porta de Saint-Trond vers Budingen et Haelen, prolongeant ainsi la gauche de l'armée.

L'armée belge resta ainsi, du 6 au 18 août, tandis que devant elle se massaient les forces de cavalerie allemande du général von Marwitz chargées de protéger, d'abord la concentration, puis, après le 10 août, la mise en mouvement des avant-gardes et des gros des deux armées von Kluck et von Bülow.

Les régiments belges avaient dû se concentrer avec une rapidité telle que certaines de leurs compagnies n'avaient que deux ou même un seul officier. L'armée ne se sentait pas en situation de prendre l'offensive, au moment où les armées allemandes n'étaient pas encore au complet. Celles-ci, par contre, confiantes en leur nombre sans cesse accru, commençaient à s'ébranler.

COMBAT DE HAELEN

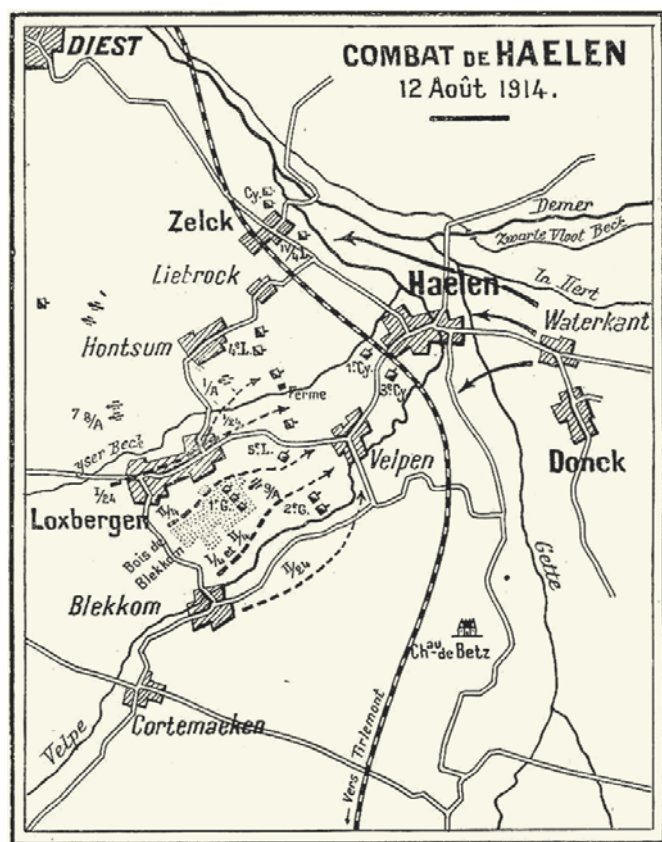
Des engagements se produisaient presque chaque jour. L'un, le 10 août, entre Tirlemont et Saint-Trond, aux environs d'Orsmaël-Gussenhoven (3^e lanciers) fut assez vif ; un autre entre Saint-Trond et Jodoigne. Un combat beaucoup plus sérieux eut lieu, le 12, à *Haelen*. Il fut tout à l'honneur des armes belges.

Une force allemande, suivant le cours de la Démer, avait pour mission d'enlever le passage de la Gette. Six régiments de cavalerie, appartenant aux 2^e et 4^e divisions de cette arme, soutenus par les 7^e et 9^e bataillons de chasseurs et par trois batteries, prirent part à cette action. C'était un total de 4.000 cavaliers, 2.000 fantassins et 18 canons. Les forces belges ne s'engagèrent que successivement, formant peu à peu un total de 2.400 cavaliers, 450 cyclistes et 12 canons.

Haelen est sur la rive gauche de la Gette, et commande

(1) *La Campagne de l'armée belge*, d'après les documents officiels. — *L'Action de l'armée belge pour la défense du pays et le respect de sa neutralité*. (Rapport du commandement de l'armée, 1915.)

le cours de cette rivière, la route de Hasselt à Diest, et la voie ferrée de Tirlemont à Diest; forcer la Gette à Haelen, c'était à la fois se rendre maître du cours de la Dêmer, et de la route d'Anvers au nord; et, au sud, c'était tourner Namur en dominant le triangle Aerschot, Namur, Liège. De tels avantages valaient l'effort sérieux qui fut accompli dans la journée du 12.



HAELEN ET SES ENVIRONS.

Les Allemands prononcèrent leur attaque vers 8 heures du matin. Le général de cavalerie de Witte, qui commandait les forces belges, avait cru plus sage d'abandonner la défense du village: seul un poste de la 3^e compagnie cycliste y fut maintenu et soutenu un peu plus tard par la 1^{re} compagnie. Dès que les premiers éléments de la cavalerie allemande apparurent, ils furent reçus à coups de fusil par les cyclistes. Les cavaliers allemands mettent pied à terre, et s'engagent en attendant l'infanterie et l'artillerie, qui arrivent vers 9 heures.

Le général belge prend alors ses dispositions de combat: il n'a sous ses ordres que quatre escadrons de lanciers déployés près de la ferme de l'Yserbeek et appuyés en arrière par trois batteries à cheval. En outre, son flanc gauche à Zelck est gardé par un escadron de lanciers et deux pelotons cyclistes, son flanc droit au sud de Velpen-Loxbergen par cinq escadrons de guides.

Les Allemands mènent vigoureusement, vers 10 heures, leur attaque d'artillerie contre le village. Les cyclistes tiennent bon; mais la position devient intenable: les cyclistes se replient et font sauter le pont de la Gette. La deuxième partie du combat a alors pour objet la défense de la route et de la voie ferrée. À midi, l'ennemi attaque simultanément Zelck et la gare de Haelen. Après un léger succès d'artillerie et de mitrailleuses, les cyclistes, menacés d'enveloppement, se replient sur la ferme d'Yserbeek. Des

lignes allemandes de tirailleurs sortent alors de Haelen et un escadron de dragons charge par deux fois les cyclistes qui déciment chaque fois l'ennemi; assaillants, chevaux et hommes entassés leur font un rempart derrière lequel ils attendent une nouvelle attaque. Les Allemands hésitent, mais déploient bientôt leurs réserves sur un front de 1.500 mètres entre Liebrock et Velpen; leur artillerie fait rage, leurs nombreuses mitrailleuses crépitent et la ferme de l'Yserbeek est emportée.

La journée semble compromise. Mais le commandement s'est assuré du renfort. Il avait ordonné à la 1^{re} division d'armée, cantonnée à Hautem-Sainte-Marguerite, de détacher vers le nord la 4^e brigade mixte (4^e et 24^e de ligne et trois batteries), pour porter secours à la division de cavalerie. Dès 9 heures et demie du matin, les quatre bataillons se mettent en route pour une étape de 25 kilomètres; ils suivent, par une chaleur torride, des chemins poussiéreux et sablonneux. L'artillerie, aussitôt en position, vers 3 heures et demie, au moulin de Loxbergen, ouvre le feu sur l'artillerie ennemie et sur le village d'Haelen. Six compagnies se portent sur Velpen, un bataillon sur l'Yserbeek, le dernier bataillon en réserve. La ferme de l'Yserbeek est reprise; le combat est acharné; Velpen est enlevé, après un feu d'enfer des mitrailleuses allemandes cachées dans les maisons. Sous la pression des nouvelles forces belges, l'ennemi cède; il lâche pied et recule précipitamment sur Haelen. Dans la nuit, les Allemands abandonnent le village et les rives de la Gette sans être poursuivis. La tentative de forcer le passage avait échoué.



APRÈS LE COMBAT DE HAELEN:
LE CADAVRE D'UN CHEVAL DE UHLAN.

Les pertes de l'assaillant furent importantes en proportion des effectifs engagés. Il laissa sur le champ de bataille ses morts, ses blessés, un étendard, des canons. On enterra 3.000 cadavres d'hommes et de chevaux. Les Belges avaient été aussi très éprouvés: ils perdirent, dans cette première affaire sérieuse en rase campagne, 22 officiers et

1.100 hommes environ tués, blessés ou disparus. Avaient pris part au combat, du côté belge, le 1^{er} et 2^e guides, le 4^e et 5^e lanciers; l'artillerie à cheval, le bataillon cycliste et les pionniers cyclistes de la division de cavalerie; le 4^e et le 24^e de ligne, l'artillerie de la 4^e brigade mixte.

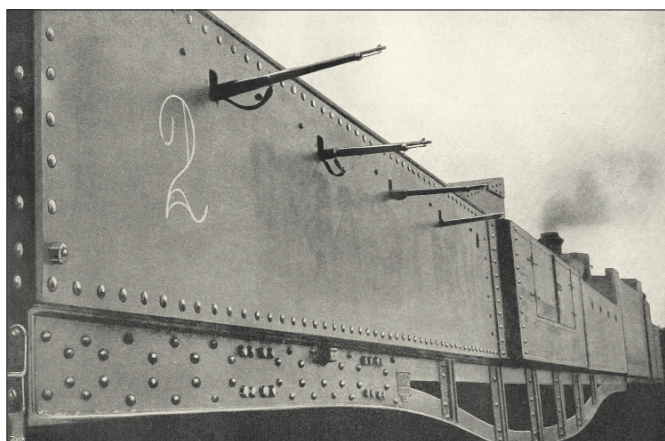


SUR LA ROUTE APRÈS LE COMBAT DE HAELEN.

AVANCE DE LA CAVALERIE ALLEMANDE

Le combat de Haelen était un brillant incident militaire, mais ce n'était qu'un incident. Les forces allemandes continuaient à se masser et cherchaient à prendre, pour ainsi dire, le moule des positions belges.

Des informations reçues jusqu'au 17, il résultait, en effet, que des troupes très nombreuses avaient passé au pont de Lixhe, s'infiltrant sur la *gauche* de l'armée belge, vers Wilderen, Saint-Trond, Tongres, Hasselt, Herck-Saint-Lambert, Lummen, Kermpt, Stockroy, Genck, Asch, Beeringen, Bourg-Léopold, Moll; devant le *front* de l'armée, des gros de l'ennemi étaient annoncés dans la plupart des localités situées aux environs d'Esemaël, Landen, Warremme, Hannut; sur la *droite* de l'armée, l'ennemi avait des gros vers Huppaye, Jauchelette, Piétrebois; des troupes traversaient la Meuse à Ampsin, réparaient le pont de Huy et y passaient le fleuve.



TRAIN BLINDÉ BELGE.

Tous ces rassemblements, ces tentacules d'avant-gardes étaient, en réalité, les différentes phases des opérations de couverture du corps de cavalerie du général von Marwitz qui, avec les 2^e, 4^e, 5^e, 9^e divisions de cavalerie et la division de la garde, cherchait, de la Campine à la frontière française, à assurer les débouchés et la protection des armées von Kluck, von Bülow et von Hausen, pour leur permet-

tre, dès le 17 août, de déborder la Belgique centrale entre Bruxelles et Givet.

L'étude des carnets allemands montre que les formations de marche des différents corps des armées ne sont prises que vers le 14 août aux abords de la frontière allemande. Le quartier général de la II^e armée von Bülow est encore le 9 août à Montjoie. Des éléments du II^e corps sont à Visé le 15, et vers Diest le 18; des fractions du IV^e corps partent d'Aix-la-Chapelle le 14 dans la direction d'Argenteau; le VII^e corps de réserve est vers Pépinster le 12; le X^e de réserve part le 15 d'Elsenborn; des troupes du XI^e corps passent à Francorchamps le 17; la garde est encore le 12 aux environs de Vielsalm et le 18 entre Huy et Éghezée; le XII^e corps saxon quitte le 17 la région nord d'Houffalize. Toutes ces colonnes qui se forment s'étirent vers la Meuse et au-delà de la Meuse, sous la protection efficace de cet épais rideau de cavalerie qui s'approche, débordant bientôt au nord et cherchant à déborder au sud les positions de la Gette où l'armée belge reste en attente.



UN FANTASSIN BELGE GARDE UN AMAS D'ÉQUIPEMENTS ALLEMANDS ABANDONNÉS APRÈS LE COMBAT.

Au nord de la zone d'action des forts de Namur, un engagement avait eu lieu, le 13 août à *Boneffe*. Un parti ennemi, fort d'environ 300 cavaliers, 400 cyclistes, des mitrailleuses, s'était arrêté au nord du village; 2 escadrons et 2 compagnies cyclistes belges les surprirent. Les Allemands s'enfuirent en désordre, abandonnant autos, vélos, armes et chevaux. Pourtant cette région resta aux mains de l'ennemi, qui attachait à sa possession une grande importance et où nous verrons effectivement qu'il passa, le 19, vers Ramillies-Offus, une partie des troupes nécessaires au siège de Namur. Or, le 15 août, alors que la cavalerie ennemie attaquait Dinant, la 8^e brigade belge tenait toujours Andenne, d'où elle ne devait se replier sur Namur que le 19.

S'il semblait y avoir un temps d'arrêt dans la manœuvre allemande, cette apparence résultait uniquement de la nécessité de se grouper et d'orienter les armées d'invasion.

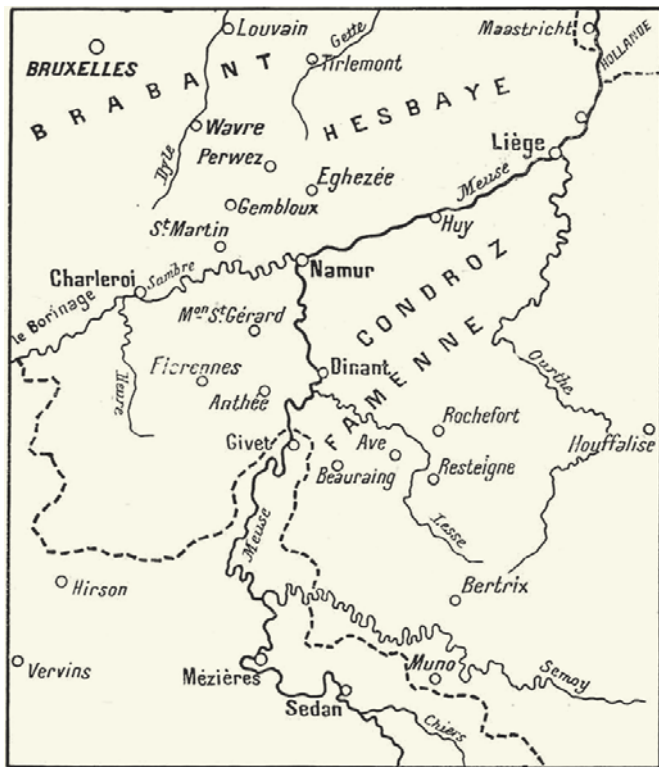
LES ARMÉES ALLIÉES EN BELGIQUE

Cependant, trois faits d'une haute importance s'étaient produits: la cavalerie française était entrée en liaison avec les formations belges; l'armée anglaise commençait sa concentration en arrière de la place de Maubeuge; les Allemands, poussant hardiment leur pointe, au sud, vers le cours moyen de la Meuse, avaient tenté un hardi coup de main sur Dinant.

SOLDATS BELGES
SE REPOSANT
DANS UNE TRANCÉE.



CAVALIERS BELGES DÉFENDANT UNE ROUTE.



CROQUIS POUR L'INTELLIGENCE DU RAID DE CAVALERIE FRANÇAISE.

Reprenons chacun de ces événements, tous d'une portée si haute :

« ... Une ligne rouge brisée par des éclairs... cela débouche d'un bois, sur notre flanc... cela s'approche... De la cavalerie... — Ce sont les Français, crie le lieutenant, toute la figure dans ses jumelles... Une délégation de hussards bleu de ciel, de dragons et de cuirassiers à crinières flottantes vient saluer notre général de brigade — le général Delforge — à cent pas de nous... »

C'est dans ces termes qu'un témoin raconte le contact tant attendu des premières forces françaises avec l'armée belge.

Voici ce qui s'était passé.

Le commandement français, dès la violation de la neutralité belge par l'armée allemande, avait pris ses dispositions pour procéder à la *variante* qui devait achever notre concentration de façon à couvrir la frontière française menacée par le mouvement tournant des colonnes ennemies. Le 5 août, il reçut l'autorisation de pénétrer en Belgique.

La coopération des deux pays avait été établie par des arrangements publiés le 9 août : les ordres les plus précis ont été donnés par le gouvernement français et le gouvernement belge pour que les ressources industrielles des deux États soient intégralement mises en commun. Les usines belges et françaises procéderont à des échanges immédiats. Le charbon, le blé, seront utilisés pour le ravitaillement des deux armées. La France s'empresse de fournir du matériel militaire à la Belgique ; les fabriques d'armes belges travaillent pour le ministère de la Guerre français.

Dès le 11 août, un premier communiqué belge, répondant au vœu des populations, annonce que la jonction des armées belge et française est maintenant complète. On ajoutait que les Anglais débarquaient en France près de la frontière belge. Le communiqué français n'annonce les faits en train de s'accomplir que le 14 août au soir, dans les termes suivants :

« Des forces importantes françaises entrent en Belgique

par Charleroi et se portent dans la direction de Gembloux. »

En fait, les avions français avaient survolé la Belgique à partir du 5 et la cavalerie française avait pénétré sur le territoire belge à partir du 6, par la région de Paliseul.

Les Allemands avaient déployé sur toutes les provinces belges avoisinant la frontière française un rideau de cavalerie extrêmement nombreux et extrêmement serré, ayant pour instruction d'entrer partout en contact avec les formations adverses. Nous aurons à revenir sur les méthodes de la cavalerie allemande (1). Il y avait le plus réel intérêt à ne pas laisser ces formations, souvent peu importantes, terroriser le pays et couper les communications entre les deux armées.

LA CAVALERIE FRANÇAISE EN BELGIQUE

L'état-major français répondit à cette manœuvre en donnant l'ordre au I^{er} corps de cavalerie de se porter hardiment en avant avec, comme objectif, les rives de la Meuse, Namur et même Liège.



ARRIVÉE DE CAVALIERS FRANÇAIS DANS UN VILLAGE BELGE.

Le I^{er} corps de cavalerie (général Sordet) comprenait les 1^{re}, 3^e et 5^e divisions de cavalerie. La I^{re} (Paris) comprenait la 2^e brigade de cuirassiers (Paris), la 5^e brigade de dragons (Vincennes) et la 11^e brigade de dragons (Versailles), un groupe d'artillerie du 13^e régiment et un groupe cycliste du 20^e bataillon de chasseurs.

Le III^e (Compiègne) comprend la 4^e brigade de cuirassiers (Douai), la 13^e brigade de dragons (Compiègne), la 3^e brigade de cavalerie légère (Meaux), un groupe d'artillerie du 42^e régiment et un groupe cycliste du 18^e bataillon de chasseurs.

Le V^e (Reims) comprend la 3^e brigade de dragons (Reims), la 7^e brigade de dragons (Épernay), la 5^e brigade de cavalerie légère (Châlons), un groupe d'artillerie du 61^e

(1) Le major Mélotte, détaché au début de la campagne auprès du corps de cavalerie française opérant en Belgique, dit, dans sa déposition devant la Commission d'enquête sur les violations du droit des gens : « J'ai pu constater au cours des opérations, tant sur la rive droite que sur la rive gauche de la Meuse, que l'invasion allemande s'était fait précéder à grande distance de fortes patrouilles ou reconnaissances d'officiers. Beaucoup d'entre elles furent faites prisonnières. Elles se rendaient d'ailleurs très aisément, parfois sans combattre et ne demandant qu'à en avoir fini. C'est d'autant plus étrange que ces patrouilles étaient composées d'éléments choisis... » 15^e Rapport officiel belge, *Indépendance Belge*, 14 juin 1915.

régiment et un groupe cycliste du 29^e bataillon de chasseurs (1).

La marche rapide de la cavalerie française la met bientôt en contact avec les patrouilles allemandes. Celles-ci, dès le 5 août, avaient fait leur apparition dans le Condroz. Des escarmouches eurent lieu à Havelange et à Sorée, alors que la 8^e brigade belge tenait Andenne. L'arrivée de la cavalerie française le 6 août, vers Paliseul, déblaya temporairement la région.

Signalons, d'autre part, que le corps de cavalerie du général Sordet n'opérait pas seul en Belgique. Les divisions de cavalerie affectées à la protection immédiate de nos III^e et IV^e armées opéraient dans leurs zones respectives proches de la frontière. C'est ainsi que les 7^e et 10^e divisions de cavalerie étaient chargées, dans la région de Virton et d'Arlon, de la sûreté de la III^e armée Ruffey, concentrée en Woëvre, et que les 4^e et 9^e divisions éclairaient dans les directions de Neufchâteau et de Bouillon, au-delà des avant-postes de la IV^e armée de Langle de Cary.

Le 9, à Houffalize, une de nos patrouilles se heurte à un escadron ennemi; se déployant en fourrageurs, elle sabre les Allemands et fait dix-sept prisonniers. De nombreux cavaliers allemands sont capturés aux abords de la frontière franco-belge, entre Dinant, Rochefort, Givet. On les dirige sur Mézières et ils sont assez nombreux pour qu'on les transfère à Reims.

En général, les cavaliers français, dès qu'ils prennent contact avec l'ennemi, sont surpris de les voir se dérober et fuir devant eux. Mais, à la poursuite, ils tombent sur des organisations défensives d'infanterie avec mitrailleuses qui leur font beaucoup de mal. Le corps de cavalerie du général von Marwitz use d'une tactique nouvelle soigneusement étudiée. La cavalerie française s'épuise à ce jeu décevant. La chaleur est torride; les chevaux sont sur les boulets, les hommes, qui ont commencé la campagne avec une allégresse admirable, sont las, inquiets, découragés. Ils voient l'ennemi partout et ne le saisissent nulle part.



PELTON DE DRAGONS FRANÇAIS À L'ENTRÉE DU VILLAGE DE GEMBOUX.

On a cité le texte plus ou moins exact d'une conversation du général von Bülow définissant le rôle de la cavalerie et appréciant avec quelque sévérité le rôle de la cavalerie française avant la bataille de la Marne. En prenant soin de mettre au point cette appréciation d'un ennemi, elle peut être d'un enseignement utile:

« Vos armées sont belles, pas très pratiques, mais belles. Toutes les armes, pourtant, ne sont pas d'égale valeur. D'abord, pardonnez-le moi, mais j'estime que votre cavalerie n'existe pas. Elle est superbe dans la

charge. Mais la charge, cela ne se fait plus, cela ne porte plus. La charge, c'est de la littérature, de la poésie, ce n'est plus de la guerre. Le véritable rôle de la cavalerie, c'est le service d'éclaireur et de reconnaissance. Elle ne le remplit pas régulièrement. Cela vous ennue, vous autres Français, de prendre garde. La prudence n'est pas votre affaire. Vous considérez la guerre comme une série d'aventures héroïques. Vous augmentez sans cesse le risque. On doit, au contraire, le diminuer. Il faut tout risquer dans la bataille, mais il ne faut rien risquer en dehors d'elle. » (2)

Dans l'impossibilité de donner un tableau de cette marche terrible et vaine, qui fut un si triste préambule de la campagne de Belgique, le mieux est de suivre un corps, le 16^e dragons, appartenant à la 5^e division et qui accomplit, du 6 août au 20 août, le vaste circuit où notre beau corps de cavalerie eut tant à souffrir pour un résultat si mince. (3)

Le 6 août, le régiment ayant quitté Reims passe la frontière et entre en Belgique wallonne, à Muno.

« Après dix-sept heures de cheval avec casque, lance, carabine, sabre et paquetage complet, tantôt à travers la nuit que rend plus désagréable un brouillard glacé, tantôt sous un soleil équatorial qui nous grille, dans un tourbillon perpétuel de poussière, harcelés par une nuée de mouches et de taons qui s'abat sur nous, et suppliciés par la vue des cerisiers croulants de fruits qui bordent le chemin, nous approchons de la frontière... Nous progressons parmi les convois interminables, car toutes les voitures sont réquisitionnées; nous devons à chaque instant nous garer pour laisser passer des files d'autobus parisiens remplis de chasseurs et de fantassins, et nous mâchons la poussière fine qu'on respire avec l'air... Les avions nous suivent et nous précèdent, volant à tire d'aile vers l'Est. »

Accueil enthousiaste des populations. Elles abreuvent le soldat, le bourrent de victuailles et de gâteries:

« Partout le même accueil et la même générosité. À Resteigne, à Bertrix, à Rochefort, à Beauraing, à Ave, dans les grandes villes comme dans les petits bourgs, la foule nous acclame et nous nourrit. » — *Le 7*, pluie torrentielle, douze heures à cheval, cantonnement à Resteigne. *Le 8*, on annonce que l'ennemi est tout près. En marche pour le suivre vers Liège, on ne peut le rejoindre; 130 kilomètres et vingt heures de cheval; campement en plein champ. — *Le 9*, chaleur torride, hommes et chevaux fourbus; cantonnement à Ave. Un escadron tombe dans une embuscade, premier officier tué. — *Le 11 août*, pas un souffle d'air, un régiment de uhlans est signalé. On prend position de combat. L'ennemi se dérobe. Torture de la soif. Treize heures de cheval. Cantonnement à Beauraing. — *12 août*, alerte. — *13 août*, journée de combat extrêmement dure. — *14 août*, alerte. Le régiment part. À l'arrière, « on voit arriver cinq hommes à pied, sans casques, fourbus: c'est le restant du 3^e escadron du 16^e (brigade de Reims) pris dans une embuscade (ou plutôt tombé sur une position organisée par l'infanterie allemande dans les bois). Ils ont été fusillés presque à bout portant sans pouvoir se défendre. Le convoi se met en marche à neuf heures et demie du soir au pas, à une allure exaspérante. Nous avons été en route toute la nuit pour faire 23 kilomètres. Je me demande quand nous rejoindrons le 22^e et si le 22^e existe encore... »

« *Le 15 août*, bivouac à côté du village d'Anthée avec les convois du 61^e et du 5^e chasseurs. On entend le canon de Dinant à 8 kilomètres. Les différents convois défilent, 16^e, 22^e, 9^e, 28^e, 32^e dragons. Tout à coup, nous restons frappés de stupeur en apercevant un bataillon du 33^e de ligne ou plutôt ce qui reste du bataillon. Ils viennent de Dinant où les Français se sont battus comme des lions.

« On part pour cantonner à Florennes. *Le lendemain 16*, à Maisons-Saint-Gérard. La pluie et les orages rendent la marche difficile. Les chevaux et les hommes fatiguent beaucoup. *Le 17*, bivouac à Saint-Martin.

(1) Voir: *Billet d'un mutilé*. Général B. « Dès que les Allemands eurent violé la neutralité belge, trois divisions de cavalerie sous le commandement du général Sordet furent envoyées vers Liège... Le corps de cavalerie arriva à 6 kilomètres de Liège. Là commença une retraite qui fut un peu rapide... car notre cavalerie, menacée d'être coupée, eut à fournir deux étapes de 100 kilomètres à bonne allure. »

(2) *Figaro* du 5 octobre 1914.

(3) Ces notes sont extraites du livre si poignant — un des plus beaux livres militaires nés de la campagne: *Étapes et combats*, par Christian Mallet.

Le 19 août, le 4^e escadron est de reconnaissance; il arrive, le soir, à Gembloux où l'accueil de la population civile est « triomphal ». L'ennemi est aux portes de la ville; la foule délire de joie. Mais c'est la dernière étape, la pointe extrême du raid, du moins pour le régiment. Quelques autres forces de cavalerie française s'étaient approchées davantage encore de Liège. La retraite commence, le 19 août, à Gembloux: direction Charleroi. »

Quelques lignes résument, pour un cavalier qui y a pris part, l'impression de ce raid infructueux, impression en somme identique à celle qui résulte de la déposition du major Mélotte :

« C'est jusqu'au 19 août que nous avons progressé en Belgique; la retraite de la division a commencé ce jour-là à Gembloux. Nous recherchons toujours, sans y parvenir, à prendre contact avec la cavalerie allemande. Seuls, des petits combats se livrent avec des fractions insignifiantes, un peloton au maximum, la plupart du temps des patrouilles, des reconnaissances, des petits groupes qui se rendent, à notre approche, d'une façon méprisante.

» J'ai vu un commandant allemand, le prince de R..., accompagné de deux ou trois cavaliers, se rendre à 200 mètres d'une de nos petites patrouilles, en levant les bras et en jetant ses armes. J'en ai été écœuré... Partout la cavalerie ennemie se replie, disparaît en fumée, devient un mythe pour le régiment, malgré nos marches forcées; chaque jour, nous restons dix, quinze, vingt heures à cheval. Un jour même, nous franchissons 130 kilomètres en vingt-deux heures et nous atteignons notre point culminant vers l'Est, presque sous les murs de Liège... »



LA POPULATION D'UN VILLAGE BELGE ENTOURE UN OFFICIER FRANÇAIS.

En voyant les choses d'un peu plus haut, on peut déterminer le rôle du corps de cavalerie en Belgique. Lancé dans le parallélogramme formé par le cours de la Semois, le cours de la Meuse jusqu'à Liège et celui de l'Ourthe, il s'était heurté d'abord dans ce pays difficile, marécageux et boisé, aux têtes des colonnes allemandes venues par le Luxembourg; puis, après un raid vers Liège, il s'était retiré sur Namur et, alors, passant sur la rive gauche, le 13 août, après l'invasion du Condroz et du pays de Famenne par la cavalerie ennemie, il avait cherché à reconnaître et à inquiéter les masses allemandes signalées comme inondant la plaine vers Eghezée, Perwez et Wavre, alors que le 15 août, la 5^e division de cavalerie allemande et la division de la garde attaquaient les passages de la Meuse plus au sud, à Dinant. C'est dans cette seconde partie de sa tâche qu'il eut plus sérieusement affaire aux tentacules insaisissables de l'armée allemande et surtout plus tard, le 19, vers Perwez. Ces randonnées, où l'on ne tenait pas compte de la fatigue des hommes et des chevaux, avaient surmené ce beau corps et, avant le 20, il avait perdu peut-être 10.000 chevaux.

Il n'est pas sans intérêt de rapprocher de ces faits quelques-uns des aperçus qui avaient été présentés, avant la guerre, par le général de Beauchesne dans sa brillante étude sur *la Cavalerie régulière d'une armée manœuvrière*: « À mesure que l'emploi de la cavalerie en stratégie d'opérations se dessine, dit-il, on ne tient plus compte, hélas! de la fatigue, même dans les états-majors de cavalerie. »

Le général de Beauchesne était d'avis que le règlement, insinuant que le corps de cavalerie était un corps permanent d'exploration offensive, répondait à des idées périmées... « De toute façon, ajoutait-il, l'exploration offensive, telle qu'elle est généralement acceptée encore, ne doit être admise dans le règlement que parmi les occasions exceptionnelles... De nos jours, la petite guerre de détachements et de guérillas, à cheval comme à pied, ne peut plus être de mode. Toute l'armée, autant que possible, doit prendre part à la bataille... Jamais un corps de cavalerie ne doit faire de détachements combattifs de découverte: *jamais une armée ne doit détacher de corps de cavalerie pour des explorations offensives ou autres opérations spéciales, sans nécessité absolue: c'est ruiner la cavalerie aux dépens de l'action.* »

À ces observations, il convient d'ajouter, cependant, deux correctifs. Les Allemands paraissent bien avoir employé leur cavalerie en Belgique dans ce rôle « d'exploration offensive », de « petite guerre de détachements, d'opérations de destruction, de harcèlement, démonstration, diversion, occupation anticipée » que rejette, en principe le général de Beauchesne, et cela leur a servi tout au moins à jeter comme un rideau ou un voile devant les armées françaises, très surprises de cette continuelle apparition sans contact.

D'autre part, la Belgique tendait les mains vers le secours français; l'armée belge était en attente sur la Gette. Comment ne pas lui répondre par l'arrivée, la plus rapide possible, de nos troupes les plus mobiles, c'est-à-dire la cavalerie. On insistait auprès du Gouvernement français et celui-ci avait hâte de répondre à cette insistance; le 11 août, des officiers français étaient arrivés à Bruxelles au milieu du plus grand enthousiasme; le contact était pris, la liaison, était faite; comme le déclarèrent les communiqués officiels, les alliés avaient répondu à l'appel de la Belgique. Il y avait là un fait matériel et moral qui eût pu avoir la plus haute influence sur la suite immédiate des opérations en Belgique, si l'unité de commandement avait combiné tous les efforts.

NOUVELLE CONCENTRATION DES ARMÉES FRANÇAISES

La cavalerie française n'avait pas seule franchi la frontière, déjà le mouvement de concentration prescrit par la variante de l'état-major s'achevait. La « marche en crabe » portait une armée puissante en soutien de l'armée belge et au-devant des armées allemandes dont on connaissait, dès lors, le formidable mouvement.

Le communiqué français du 14 août donne ce renseignement: « Des forces importantes françaises entrent en Belgique par Charleroi et se portent dans la direction de Gembloux »; et le bulletin du 15, dans son examen général de la situation, reprend la même indication en lui donnant son véritable caractère:

Coordination de nos mouvements avec les armées alliées. — Nous avons pu coordonner nos mouvements avec les armées alliées. L'armée belge

a joué avec éclat son rôle de couverture. L'armée anglaise a pu débarquer son corps expéditionnaire. Enfin l'armée russe, accélérant sa mobilisation, pourra opérer en même temps que les armées française, anglaise et belge.

On établit donc une certaine corrélation et une certaine unité, notamment entre les armées du front occidental. À Bruxelles, le ministre de la Guerre prescrivait le silence absolu sur les opérations militaires des trois armées française, anglaise et belge, et refusait tout communiqué à la presse.

La France consacrait toutes les forces dont elle pouvait disposer à la défense du nouveau front qui s'établissait sur la Meuse belge.

Nous n'avons pas à revenir sur les raisons qui avaient porté l'état-major français à établir primitivement sa force principale vers l'Est et notamment vers la trouée que le Luxembourg ouvre sur la France. D'une part, il lui était impossible de violer ou même de menacer la neutralité belge, dans la crainte de fournir aux Allemands un prétexte quelconque leur permettant de justifier la violation à laquelle ils allaient se livrer (1); d'autre part, l'occupation du Luxembourg par les armées allemandes signalait un péril grave de ce côté et peut-être même l'intention chez l'état-major allemand d'attaquer par la vallée de l'Alzette. Jusqu'au 14 environ, les mouvements de l'armée allemande en Belgique pouvaient être interprétés diversement; car, nous avons vu qu'elle ne s'était pas éloignée de la région de Liège et de la Haute-Ourthe, et qu'elle cachait ses mouvements derrière un rideau de cavalerie qu'il n'y avait pas moyen de percer: on ne pouvait savoir encore si le mouvement de l'aile droite avait simplement pour objet de contenir l'armée belge, de soutenir une attaque principale sur Dinant avec objectif Verdun et l'Argonne, ou s'il s'agissait d'un projet à plus large envergure et tendant à gagner Bruxelles et Mons pour déborder à la fois l'armée belge en expectative, l'armée anglaise en pleine formation

et l'armée française ayant son extrême gauche vers Signy-l'Abbaye.

Ces diverses hypothèses pouvaient paraître également plausibles à l'état-major français, du moins jusqu'au 14 août; et c'est pourquoi le haut commandement restait fidèle à son plan général de concentration qui avait le mérite d'exister et de s'accomplir d'une façon remarquable. Avant tout, avoir son arme dans la main! On s'en servirait dès que la lumière se ferait sur les intentions réelles de l'ennemi.

Le plan de concentration initial avait reçu à peine un commencement d'exécution. C'est la *variante* prévue qui, en réalité, fut exécutée: l'Allemagne avait, en effet, violé le territoire belge dès la nuit du 3 au 4 août, quelques heures seulement après sa déclaration de guerre à la France. Le 3 août, tandis que l'ultimatum allemand à la Belgique venait d'expirer à sept heures du matin, notre offre spontanée d'appui militaire avait été cependant refusée par la Belgique, aucune violation territoriale n'ayant encore eu lieu.

Mais, lorsque les armées allemandes eurent pénétré en Belgique, le Gouvernement belge demanda, le 4 août, l'appui de la France (*Livre jaune*, p. 161). C'est alors que le grand état-major français prit ses mesures pour faire face à ces nouvelles nécessités.

Le haut commandement se décida rapidement à prendre, conformément à des *variantes* mûrement étudiées d'avance, les décisions pouvant permettre de porter une rapide offensive en Belgique, dans la pensée sans doute de surprendre l'ennemi au cours d'une marche de flanc, sans se démunir pourtant à l'Est, au cas où la menace résultant du fait que des forces considérables restaient massées vers le centre s'affirmerait contre la Meuse et Verdun.



LE GÉNÉRAL SORDET
COMMANDANT LE CORPS DE CAVALERIE FRANÇAIS ENTRÉ EN BELGIQUE
LE 6 AOÛT 1914.



LES BELGES ACCLAMENT AU PASSAGE UNE AUTOMOBILE
MILITAIRE FRANÇAISE.

C'est dans cette disposition d'esprit que le corps de cavalerie du général Sordet est jeté en Belgique dès le 6 août, à la fois pour assurer la liaison avec l'armée belge, prendre le moule des armées allemandes encore confinées dans la province de Liège, et couvrir le dispositif général du centre français, en vue d'une opération éventuelle en Ardenne et en Luxembourg belges. Du 6 août au 15 août, ce mouvement de la cavalerie française extrêmement difficile s'es-

(1) Ce prétexte n'existant pas, ils l'inventèrent. Répétons que les allégations des journaux allemands relatives à la présence d'artilleurs français à Liège ou d'infanterie française à Erquelines ou à Namur, ou de cavalerie française dans le Luxembourg avant le 6 août, sont fausses.

quisse, puis s'exécute sur la rive droite de la Meuse jusque vers Liège.

Il est de toute évidence qu'en raison des précautions que réclame l'utilisation des voies ferrées, des routes, des passages, etc., la modification d'itinéraire de plusieurs armées eût été une pure folie si elle n'eût pas été étudiée d'avance et heurée, en quelque sorte, minute par minute.

Cette évolution, cette marche à gauche générale se produisit, pour ainsi dire, sans un accroc et dans des conditions qui font le plus grand honneur à la puissante organisation du service militaire des transports.

Nous allons rappeler ses caractéristiques principales ; mais il est bon de faire observer que cette modification au plan de concentration primitif, ou mieux cette concentration annexe et effective, n'est pas le fait de quelques jours, et qu'elle se prolonge sans interruption jusqu'au moment où se livra la bataille générale, ne s'achevant qu'à l'heure même du choc et sur le terrain.

Les conditions chronologiques de cette concentration modifiée résultent de la note publiée par la Compagnie de l'Est : « Le 5 août, les transports de concentration commençaient ; ils représentaient, venant de tous les points de la France, 4.064 trains de troupes et de matériel de guerre répartis sur 16 journées, mais de façon très inégale. L'effort maximum fut concentré sur les 9 août (388 trains), 10 août (395 trains) et 11 août (384 trains) ; par contre, le 19 août, nous ne recevions que 34 trains et le lendemain 20, dernier jour de la concentration, plus que 14 trains seulement. »

Confirmant ce renseignement, la *Revue officielle des six mois de guerre* dit que les transports de concentration commencèrent le 5 août, à midi, et s'achevèrent le 12, à midi, pour les plus urgents, et le 18, à minuit, pour les moins urgents. Elle ajoute : « Il y a lieu de remarquer que ces excellents résultats furent obtenus malgré la modification apportée dans la destination originelle de quatre corps d'armée. »

C'est, en effet, dans cette fourmilière circulant sur les réseaux ferrés de l'Est que doit se glisser, en quelque sorte, le transport des troupes détournées de leur première destination pour être envoyées en Belgique.

La note officielle, en constatant la bonne foi de la France au point de vue du respect de la neutralité belge, ne peut s'empêcher d'exprimer un regret : « S'il y avait eu, de la part de l'état-major français, préméditation de violation de la neutralité belge, ce brusque déplacement de nos troupes n'eût pas été nécessaire et nous aurions pu arriver à temps pour interdire à l'ennemi, en Belgique, le passage de la Meuse. »

Nos armées furent, en effet, pompées en quelque sorte vers ce grand vide que représentait en Belgique l'intervalle entre les armées allemandes et la frontière française.

La mission particulière que recevaient, sur leur droite, nos troupes de Sambre-et-Meuse (armée Lanrezac) était ainsi définie : interdire à l'ennemi l'accès de la rive gauche du fleuve en amont de Namur, à l'exclusion de toute action sur la rive droite (1). Mais pour remplir cette mission, elles se précipitaient vers un terrain nullement préparé et sans trouver au-devant d'elles la couverture immédiate de l'armée belge, ni auprès d'elle le concours de l'armée anglaise attardée de quelques jours. Voici comment s'accom-



UN BELGE VERSE À BOIRE À UN DRAGON FRANÇAIS.

plit la modification nécessitée par la constitution de ce que l'on peut appeler, désormais, le front de Belgique.

Notre I^{re} armée, celle des Vosges (général Dubail) n'eut pas à souffrir de ces déplacements partiels à gauche, bien que toutefois, des forces qui eussent sans doute été destinées à sa droite (général Pau) furent détournées de la direction de Belfort pour être acheminées vers la trouée de Rocroi-Hirson, telles les deux divisions du XIX^e corps d'Algérie et la division du Maroc, dont une seule, la 38^e (général Muteau) bifurquant à Is-sur-Tille, arrivera à temps sur la Sambre.

Le communiqué du 24 mars 1915 dit : « L'action de notre deuxième armée fut étendue jusqu'à la région de Verdun. » La II^e armée était celle que commandait en Lorraine le général de Castelnau. Alors même qu'on étendait sa zone d'action, deux corps d'armée lui furent enlevés ; d'abord le XVIII^e corps (général de Mas-Latrie) qui, de la région de Domèvre-en-Haye, fut transporté dans la région d'Hirson pour renforcer l'armée Lanrezac ; puis le IX^e corps (général Dubois) dont deux brigades quittèrent la région nord-est de Nancy pour débarquer à Charleville afin de prolonger l'aile gauche de la IV^e armée de Langle de Cary.

La III^e armée (général Ruffey), qui s'est concentrée en Woëvre, garde sa situation générale tout en se ramassant vers le Nord, dans la direction de la Chiers.

La IV^e armée (général de Langle de Cary), dont la concentration s'est effectuée en Argonne, formait jusqu'à une sorte de réserve puissante pouvant se porter rapidement sur le point menacé par l'ennemi ou choisi pour l'atteindre. Elle se porta vers le Nord, dans la direction Sedan-Stenay, sur la Meuse, s'intercalant par là même entre la III^e armée et la V^e armée. Elle se renforcera, à l'aile gauche, comme nous venons de le voir, de deux brigades du IX^e corps venues hâtivement de Lorraine.

Étudions à présent la concentration et les premières marches de notre V^e armée (général Lanrezac), qui attire particulièrement l'attention du fait de l'importante opération d'avant-garde du I^{er} corps d'armée, qui est son corps de couverture, au combat de Dinant.

(1) Disons, cependant, qu'après le combat de Dinant, Hastière, sur la rive droite, fut, par exception, tenu du 15 au 23 par une compagnie du 348^e. V. *Bureau documentaire belge*, Classement général n° 128, du 19 août 1915.



POPULATION BELGE DE LA RÉGION MINIÈRE DU BORINAGE.

LA V^e ARMÉE SUR LE FRONT DE BELGIQUE

La V^e armée, dit la note officielle, glisse vers le Nord-Ouest, le long de la frontière belge, jusqu'à la hauteur de *Fourmies*. Cette armée est, à proprement parler, celle qui fut chargée d'opérer en Belgique : elle est l'armée de Sambre-et-Meuse.

C'est, en somme, le déplacement de cette armée, avec le raid du corps de cavalerie qui constitue d'abord le front français de Belgique. Quelques précisions permettront de pénétrer, sur ce point, les vues du haut commandement français.



UN SOLDAT BLESSÉ ÉVACUÉ
PAR LES SOINS D'UN PRÊTRE INFIRMIER.

D'après le plan de guerre, cette armée avait à se concentrer au sud-ouest de la Meuse, au sud de la ligne Signy-l'Abbaye-Sedan, Mais, à partir du 15, l'ordre lui fut donné de se diriger par une marche latérale sur l'objectif Beaumont en Belgique. Voici comment cette marche s'opéra :

Chargé de la couverture de la V^e armée, le I^{er} corps (général Franchet d'Espérey) devait, dès le 8 août, en vue d'une offensive générale, se porter dans la direction de *Neufchâteau* ; mais il dut rapidement obliquer sur sa gauche et prendre pour objectif la ligne *Givet-Namur*, afin de chercher la liaison avec l'armée belge ; il commence ainsi cette marche de flanc qui va devenir bientôt celle de toute l'armée. D'autre part, le général Mangin, avec une brigade d'infanterie, 45^e (Laon) et 148^e (Rocroi), avait, le premier, pénétré en Belgique, avec ordre de garder les passages de la Meuse entre Namur et Givet, Mais déjà, au sud-ouest,

le I^{er} corps avançait ; le 14, il est dans la région de *Philippeville*, et se trouve même en contact par ses patrouilles avec la cavalerie allemande qui s'infiltrait déjà vers cette région. On apprend alors que la 5^e division de cavalerie allemande et la division de cavalerie de la Garde avec des bataillons de chasseurs à pied s'approchent de Dinant.

On pouvait espérer, à ce moment, que la cavalerie du général Sordet, dont une partie, comme nous l'avons vu, rebroussait déjà sur la Sambre, allait être attaquée sur la Lesse, saisissant ainsi l'occasion de se porter avec 3 divisions sur le flanc de 2 divisions allemandes. Mais la cavalerie française était sur la Meuse, vers le Nord, et n'entendra que de loin, au moment même où elle repasse le fleuve, le canon du combat de Dinant.

Les Allemands attaquent Dinant le 15. Nous dirons plus loin l'importance et les détails de cet engagement où l'énergie des troupes du 1^{er} corps permit à la division du général Deligny de garder le passage de la Meuse.

Le 16, la marche vers le Nord-Ouest est reprise avec plus de hâte encore ; car on est averti que de fortes masses de cavalerie allemande essayent de déborder de ce côté. Toute la V^e armée, couvrant dès lors le progrès des armées de Langle et Ruffey vers la frontière belge, de Bouillon à Longwy, accomplit, elle-même, une marche de flanc des plus difficiles, en contact sur sa droite avec l'ennemi, contact assez distant sans doute, grâce à la protection de la Meuse, mais dangereux cependant puisque, comme nous le verrons, l'armée von Hausen marche sur Dinant et que son effort se portera ainsi sur notre flanc.

Le 17 et le 18, le I^{er} corps couvre toujours le flanc droit de la V^e armée. Le corps tient la Meuse, la cavalerie en rideau jusqu'au nord de la Sambre ; des patrouilles de uhlans poussent jusqu'à Mettet. Le quartier général est à Anthée, en face de Dinant. Derrière le I^{er} corps, la V^e armée défile, allongeant son mouvement vers le Nord. Son quartier général, quittant Rethel, se portera à Chimay. Voyons quelle était la composition de cette armée.

Le III^e corps (général Sauret), parti de Normandie, s'est concentré jusqu'au 10 août dans la région de *Novion-Porcien*, *Launois*, entre Rethel et Charleville, avec le quartier général à *Poix-Terron*, sur la Vence, au sud de Mézières ; jusqu'au 15 août, c'est une sorte d'attente qui se prolonge, au milieu du calme des cantonnements. Le 15, le mouvement est ordonné vers la Belgique, direction de Chimay. Alors commence, pour le corps, le déplacement latéral, si difficile pour les colonnes ; il y avait un véritable danger d'enchevêtrement, notamment avec les colonnes du X^e corps (général Defforges) qui suivaient ; il fallait une entente constante entre les états-majors pour que le défilé ne produisît pas de confusion. Le III^e corps se met donc en marche vers *Haudrecy-Régniowez*, pénètre en Belgique, puis longe la frontière française par Chimay et Rance, où il arrive le 17 après-midi, ayant parcouru près de 70 kilomètres en moins de deux jours. Vers *Chimay*, le contact s'établit avec la 38^e division d'Algérie (général Muteau), qui débarquait ; vers *Solre-le-Château* avec des éléments du XVIII^e corps qui, lui aussi, arrivait par chemin de fer ; vers Cousole enfin, la liaison se fait avec des officiers anglais chargés du cantonnement. Le III^e corps cependant continuait sa marche vers la Sambre et tandis que la 5^e division, à droite, s'allonge vers Somzée, Tarcienne, Joncret, la 6^e division, à



CARTE DE LA ZONE D'ÉVOLUTION DE L'AV^e ARMÉE.

gauche, s'appuie sur la rivière l'Heure. La cavalerie se porte vers la Sambre qu'elle franchit, mais pas un soldat d'infanterie ne passe sur la rive gauche de la rivière. Le quartier général s'établit à *Chastres*, près de *Walcourt*.

La physionomie pittoresque de cette marche où on sent l'ennemi, où on le frôle plutôt qu'on ne prend le contact, est donnée par une charmante lettre écrite par un jeune soldat, Jacques Brunel de Pérard :

« Lundi 15 août. — Ça commence à barder. Je n'ai pas eu le temps matériel d'écrire quoi que ce soit depuis samedi et, dans cet intervalle, j'ai atteint ma majorité. Après une journée de repos à *Warnecourt*, singulièrement seulement par l'émotion générale de la distribution des lettres (on n'en avait pas eu depuis le départ de Caen), nous sommes partis sur alerte à 4 heures de l'après-midi (15 août) : c'est le contre-coup du combat de *Dinant*. Bientôt, pluie battante et, à 1.500 mètres de *Warnecourt*, attente d'une heure et demie pour que le 74^e d'infanterie nous dépasse. J'ai le sourire. Belles routes, mais défoncées, détrempées. Nous arrivons à *Haudrecy* avec la pluie et la nuit noire ; nous formons le parc au milieu de l'énervement du plus grand nombre. Après un pataugeage d'une heure à attendre un quignon de pain et un peu de confitures, arrosés de café et de schnicke, nous nous couchons : il est minuit.

» Réveil en alerte à 3 h. 45. Il faut atteler et partir. Longue, longue journée ; on marche, en colonne au pas, l'infanterie nous précédant. Nous arrivons à *Régniowez*, à 1.500 mètres de la frontière belge.

» Ce matin, réveil à 2 heures. Arrivée à 16 heures à *Rance* en Belgique. »

Le X^e corps (général *Defforges*) est parti de la Bretagne. La concentration se fait au sud de la Meuse, de part et d'autre de la rivière de la *Bar*, entre la région à *Omont* (19^e division) et la région de *Bulson* (20^e division). Nous voyons

ainsi le 71^e arriver à *Attigny* le jeudi 6 ; de là, par une marche de 45 kilomètres, il gagne la Meuse (*Remilly-sur-Meuse* le vendredi 7). Le 15 commence la marche de flanc du corps d'armée, les deux divisions accolées, la 19^e à gauche, la 20^e à droite ; cette marche accompagne et suit, en quelque sorte, celle du III^e corps ; les différentes formations du X^e corps entrent en Belgique par l'*Escaillère*, *Gourioux*, *Couvin*, le 17 août. Elles prennent la droite du III^e corps et, le 19 au soir, le quartier général s'installe à *Florennes*, les troupes du X^e corps occupant le front *Hanzinelle-Mettet*.

Nous avons déjà indiqué qu'à la veille de la bataille, des forces importantes ont obéi au même ordre de concentration sur cette extrême gauche de l'armée française.

Un groupe de divisions de réserve (général *Valabrègue*), comprenant les 51^e, 69^e et 53^e divisions, était au début concentré dans la région de *Vervins*, en arrière de l'aile gauche du front de concentration ; ce groupe y organisait une position défensive entre l'*Oise* et le *Vilpion*, avec de nombreuses tranchées et des emplacements pour batteries. Deux de ces divisions, les 59^e et 63^e, se portèrent vers le Nord, dans la direction de la *Sambre*, et établirent la liaison entre l'armée anglaise et le XVIII^e corps, au nord de *Thuin*. Quant à la 51^e division (général *Bouttegourd*), elle prit une direction

nord-est et reçut pour mission de relever, le 22 août, le I^{er} corps dans la défense de la Meuse entre *Givet* et la zone d'action des forts de *Namur*.

Le XVIII^e corps (général de *Mas-Latrie*) s'était concentré, à partir du 8 août, dans les environs de *Toul*, entre Meuse et Moselle ; après des marches diverses dans le pays de *Haye*, il reçut, vers le 16 août, un ordre de départ pour la Belgique. Le 18 soir, le corps d'armée s'embarquait sur la ligne de *Commercy* et, le 19, arrivait à *Hirson*. Rapidement, il gagne *Trélon* le 20 et *Beaumont* le 21, s'intercalant entre le groupe de divisions de réserve à gauche et le III^e corps à droite.

Or, au III^e corps était venue s'adjoindre, vers *Chimay*, une forte division du XIX^e corps d'Algérie, la 38^e division (général *Muteau*) ; ayant son point de concentration vers *Belfort*, elle avait été aiguillée à *Is-sur-Tille*, sur la Belgique, où elle pénétra le 17 août. Elle fut mise d'abord à la disposition du III^e corps, dont elle constitua provisoirement la réserve, puis, à partir du 24, fut rattachée au XVIII^e corps.

Comme dispositif pris en dernière heure, il faut signaler également la concentration en seconde ligne, d'un groupement confié, le 18 août, au général d'*Amade* (quartier-général à *Arras*), et composé de 3 divisions territoriales. Ce groupement fut chargé d'opérer sur le territoire de la 1^{re} région (*Lille*), prolongeant ainsi la gauche anglaise ; il devait peu à peu s'accroître à la suite des événements survenus sur la *Sambre*.

Les dispositions nouvelles de l'armée française au 18 août, c'est-à-dire à la veille de l'engagement général qui va se produire en Belgique et sur les frontières se résument ainsi : après s'être massées en quelque sorte en profondeur (la IV^e armée de Langle occupait l'Argonne) et non alignées en cordon, comme on l'a prétendu à tort ; après s'être ainsi groupées, du 5 au 14 août, face à l'Allemagne, au Grand-Duché et au Luxembourg belge, l'armée française avait encore son aile gauche derrière Mézières à cette dernière date ; seul, le I^{er} corps en couverture s'échelonnait de Givet à Namur et le corps de cavalerie du général Sordet opérait autour de Namur.

Mais, à partir du 14, une armée puissante dont le gros est formé par la V^e armée primitive, qui se renforce progressivement, s'étire de Rethel, Le Chesne, Sedan, Mézières, Rocroi, jusqu'à Chimay, Beaumont, Walcourt, Florennes ; elle s'enfonce dans le triangle Givet, Namur, Maubeuge ; son quartier général se fixe à Chimay. Par Namur, elle s'est avancée au-devant de l'armée belge ; par Maubeuge, elle tend la main à l'armée anglaise ; par Givet, elle prendra contact avec l'armée de Langle.



LES HABITANTS DES VILLAGES BELGES DÉTRUITS
PAR LES ALLEMANDS FUIENT SUR LES ROUTES.

Malgré sa force, sans cesse accrue, il faut reconnaître que, fatiguée de sa marche hâtive, disséminée de Givet à Avesnes, prise dans l'étau qu'allaient former les armées allemandes attaquant d'une part sur Dinant, d'autre part sur Namur, Charleroi et Mons, cette armée devait se trouver dans une situation difficile.

Sans doute, dans la pensée du haut commandement français, elle ne doit pas agir seule ; elle est appelée à coopérer sur sa droite avec la IV^e armée, sur sa gauche avec l'armée belge qu'elle se dispose à rejoindre et, avec l'armée anglaise qu'elle doit attendre. La pointe risquée qu'elle fait en avant pour protéger, au passage de la Meuse et de la Sambre, à la fois le territoire belge et la frontière française, peut devenir soudain une offensive redoutable et s'enfoncer comme un coin dans le flanc des armées allemandes. Mais, pour obtenir un tel résultat, il faut une entière et parfaite coordination de tous les mouvements.

Avant de quitter les armées françaises, pour étudier la situation de l'armée anglaise et de l'armée belge à cette date décisive du 18-19 août, il convient de revenir sur un événement mentionné plus haut, mais qui, en raison de son importance à tous les points de vue, mérite une étude spéciale : c'est le violent engagement des troupes françaises et allemandes à Dinant, le 15 août.

COMBAT DE DINANT

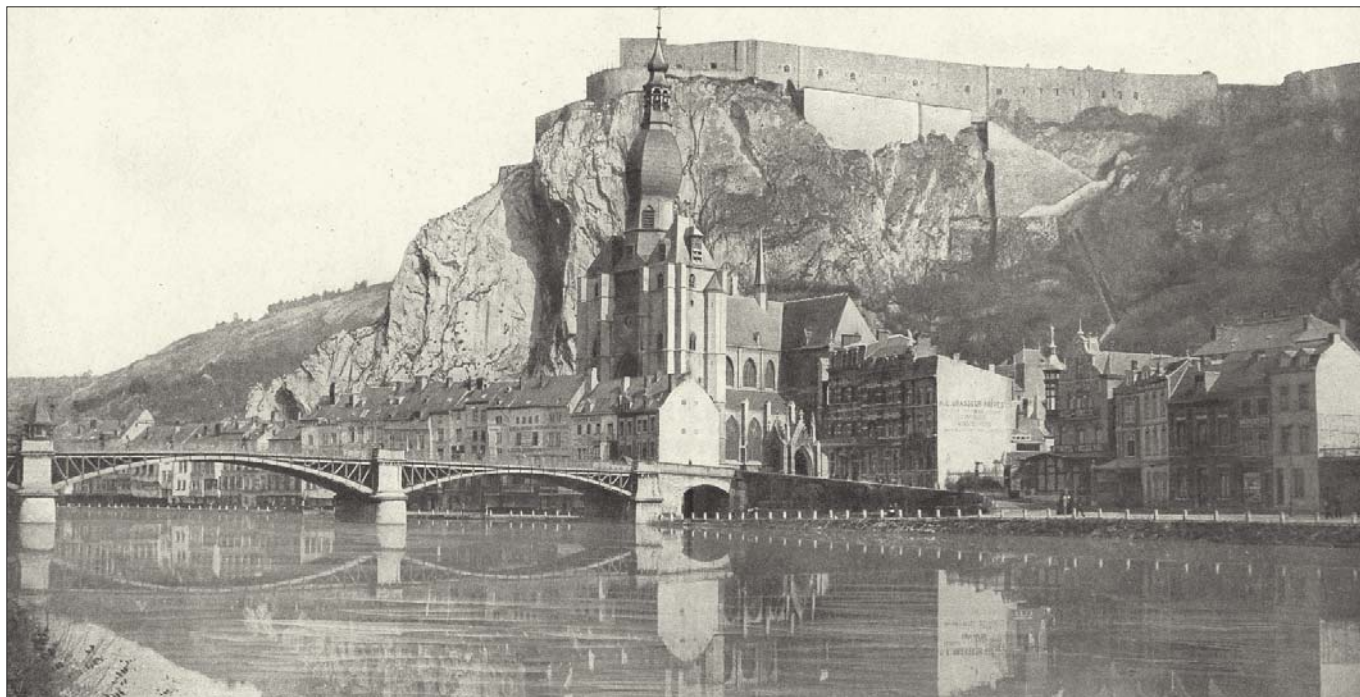
L'intérêt de ce combat est grand, tant au point de vue stratégique qu'au point de vue tactique : l'offensive prise par l'état-major allemand, en avant et un peu en dehors de sa base d'opérations, révèle chez lui la volonté arrêtée, dès le début des hostilités, de chercher à s'emparer des passages de la Meuse, au sud de Namur, et de pénétrer le plus près possible de la frontière française. La marche sur Dinant est un coup droit destiné à seconder le grand mouvement tournant par l'aile droite et sans doute à troubler par une attaque vers le centre la marche de l'armée française. Au point de vue tactique, il n'est pas douteux que le résultat de cette journée, qui maintint entre nos mains les passages de la Meuse moyenne, donna confiance aux troupes françaises et confirma leur valeur par un premier succès.

Dès le 6 août, la cavalerie allemande avait fait son apparition à Dinant et à Anseremme. Les troupes belges qui occupaient alors les deux rives de la Meuse reçoivent ces patrouilles à coups de fusil. À Anseremme, le même jour, des soldats du génie belge mettent en fuite une patrouille de hussards allemands. Vers le 12, deux patrouilles ennemies sont décimées par un détachement français du 148^e, l'une aux « Rivages », l'autre aux « Fonds de Leffe » (faubourg de Dinant). Mais bientôt, il ne s'agit plus de patrouilles ; ce sont les « gros » qui s'approchent. Le 14, un poste français qui garde le pont d'Anseremme est attaqué et dispersé par quelques autos-mitrailleuses allemandes soutenues par un escadron de uhlans. L'ennemi poussa jusqu'à Anthée, mais là, il se heurta au 33^e d'infanterie (2^e division du I^{er} corps) qui était en cantonnement, et nos mitrailleuses le décimèrent.



VUE DE LA MEUSE À DINANT.

Le 15 août, les Allemands se présentent en force devant Dinant. Deux divisions de cavalerie d'avant-garde, la division de la garde et la 5^e division, appuyées de plusieurs bataillons d'infanterie et notamment des 12^e et 13^e bataillons de chasseurs, tentent de forcer le passage. Les documents officiels allemands s'expliquent avec précision sur les raisons de ce mouvement : « Dinant avait une importance particulière pour la marche en avant du XII^e corps (I^{er} corps saxon) ; car c'est dans cette ville qu'il devait traverser la Meuse. La ville, avec ses faubourgs, Leffe et Les Rivages sur la rive droite, Neffe, Saint-Médard et Bouvignes sur la rive gauche, est située sur la Meuse dans une vallée profonde. Les deux rives sont escarpées et rocheuses en bien des endroits et montent en terrasses jusqu'à une hauteur de 70 mètres environ ; la rive droite est un peu plus élevée



DINANT SUR LA MEUSE - LA CITADELLE.

que la rive gauche. Sur la rive droite, à peu près au milieu de la ville, le fort s'élève à une hauteur d'environ 100 mètres. Tout près, vers le nord, la route principale, qui vient de Sorinnes, débouche sur la ville.

» Deux autres voies d'accès, venant de l'Est, se trouvent dans les vallées latérales profondément encaissées qui aboutissent à Leffe et aux Rivages. »

Ce que ne dit pas ce document, c'est que la cavalerie allemande espérait, en attaquant les passages de la Meuse au sud de Namur, se rendre maîtresse, par un coup de main, soit de la trouée de l'Oise, soit du cours même du fleuve, de façon à seconder ultérieurement la pénétration des forces allemandes du centre sur notre territoire.

Les troupes françaises, appelées à défendre Dinant, comprenaient la 2^e division (général Deligny) et quelques éléments de la 1^{re} division (I^{er} corps). Elles arrivaient à temps de la région de Couvin pour renforcer la brigade du général Mangin (45^e et 148^e). Le 14, au soir, les cantonnements des divers régiments du I^{er} corps étaient encore relativement éloignés de la Meuse; le 8^e d'infanterie et le 27^e d'artillerie venaient d'arriver à Florennes; le 127^e était à Gochenée. « Depuis deux jours, signale un carnet de route, on ne s'est guère reposé; aussi tout le monde dort en marchant. On est exténué de fatigue. » À 8 heures du matin, le 8^e d'infanterie arrivait à Weillen (1).

Dès la pointe du jour, la situation se présentait dans les conditions suivantes: un demi-bataillon du 148^e, un bataillon du 33^e, une section de mitrailleuses tenaient, *sur la rive droite*, la citadelle; les issues de Dinant vers le faubourg Saint-Nicolas et le faubourg de Leffe étaient gardées par de simples postes de section. Le gros de l'infanterie avait ses unités *sur la rive gauche*, en bordure du canal et vers le cimetière (2).

Une première tentative des Allemands pour franchir la Meuse a lieu au pont de Bouvignes. Elle est repoussée. L'artillerie française les a repérés et par un tir de barrage empêche l'attaque de se développer. Les Allemands s'en prennent alors au pont de Houx. Une compagnie d'infan-

terie française, aidée d'une mitrailleuse, les repousse avec de grandes pertes. C'est alors que les Allemands s'emparent de plusieurs habitants de Houx et les placent devant eux pour se protéger.

Cependant, le gros des effectifs allemands a ordre d'attaquer Dinant. Un détachement du 33^e occupe la citadelle; il est attaqué et tient bon jusqu'à midi. À midi, il se replie sur le pont où il est suivi par des fractions des 12^e et 13^e bataillons de chasseurs à pied saxons qui franchissent le pont avec lui et passent ainsi sur la rive gauche. Seules restèrent sur la rive droite deux sections du 148^e qui se trouvèrent isolées dans les faubourgs de Leffe et de Saint-Nicolas.

La citadelle occupée, l'ennemi organise la rive droite: il dissimule des mitrailleuses dans les rochers et fait une sorte de bastion de la tour de Monfort, de façon à balayer les ponts par où des troupes françaises venant de la rive gauche peuvent déboucher. L'artillerie allemande, installée à Sorinnes, commence à tirer sur nos troupes qui se massent pour descendre sur la ville; et les troupes allemandes pénètrent peu à peu dans Dinant.



PAYSANS BELGES ABANDONNANT LEUR VILLAGE DÉTRUIT.

(1) Rob. Cornilleau, *La Ruée sur Paris*.

(2) Bureau documentaire belge, Classement général n° 128, du 19 août 1915.

De notre côté, le 33^e d'infanterie est arrivé d'Anthée dans la nuit. Il avait pris position dès 6 heures du matin le long de la ligne du chemin de fer. Sur les collines de la rive gauche qui dominent le cours de la Meuse, le 27^e d'artillerie s'était mis en batterie; le 15^e quitte Weillen et va le renforcer.

À 8 heures, les 10^e et 12^e compagnies du 33^e reçoivent l'ordre d'aller occuper la citadelle: on ignore que l'ennemi s'y trouve déjà en force. Les Allemands laissent approcher nos soldats et brusquement un feu d'artillerie violent les accueille; des murs s'écroulent. La 12^e compagnie hésite, la 10^e est lancée à son secours; les clairons sonnent, les tambours battent; nos soldats poursuivent le combat aux cris de: «Vive la France!» mais le feu des mitrailleuses allemandes décime les deux compagnies. À ce moment, le colonel du 33^e, voyant, de la rive gauche, ce qui se passe, donne l'ordre d'aller secourir les combattants. Un bataillon franchit le passage à niveau et le pont au pas de charge. Mais l'artillerie allemande le prend en écharpe. Il hésite. Le 73^e accourt en renfort; il est obligé de se réfugier dans la gare. Le 127^e arrive à marches forcées de Gochenée; le 84^e occupe Onhay, le 110^e atteint Bouvignes; enfin le 8^e, laissant un bataillon à Weillen, entre en ligne vers 11 heures:

«Pour arriver à Dinant, dit le carnet de route d'un combattant de ce régiment, c'est une terrible côte. Les Allemands sont en face de nous dans une forteresse dominant un rocher abrupt. Nous ne pouvons pas les voir, mais eux nous voient bien. Heureusement qu'un petit bois nous abrite et nous permet de nous approcher de la ville. Tout le 8^e se groupe dans le bois.»

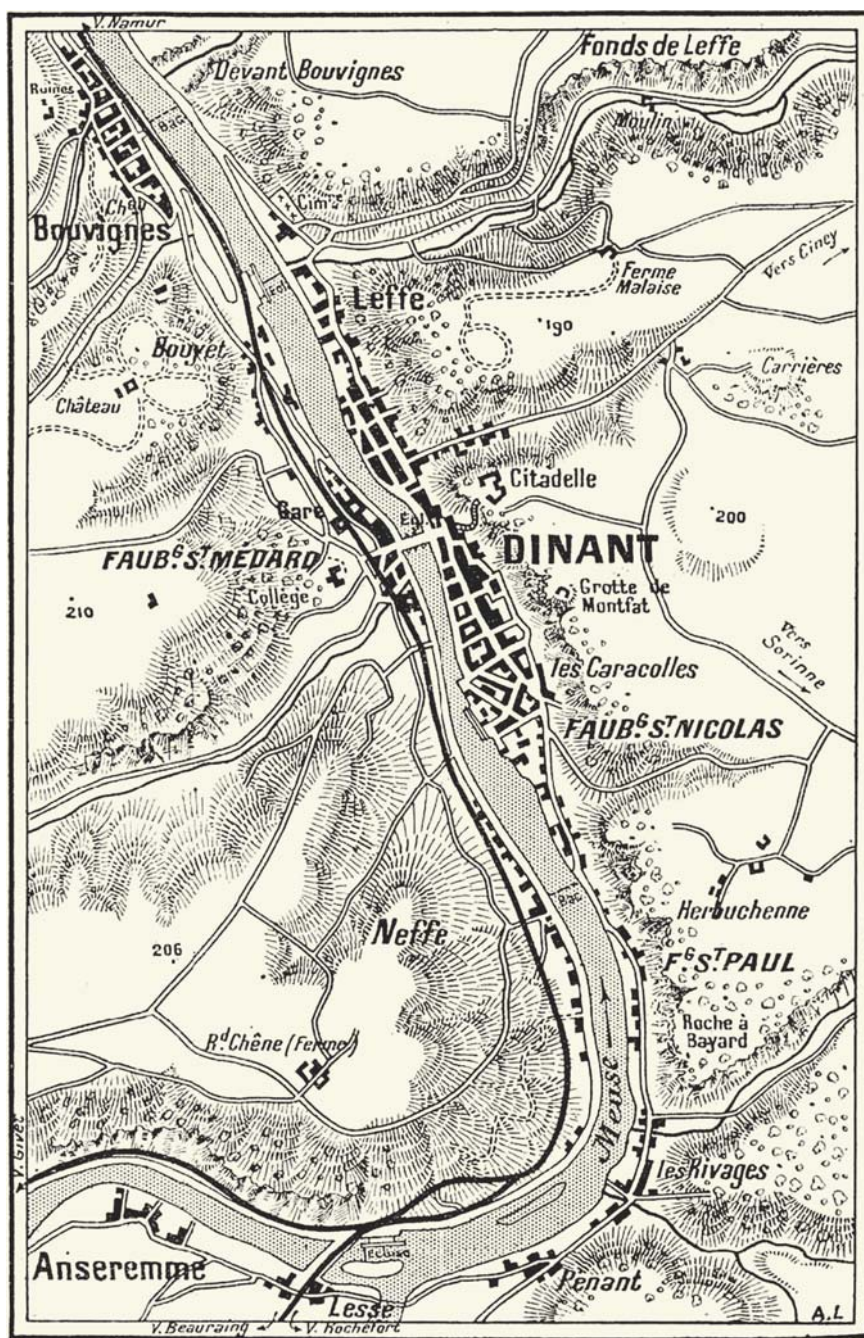
Le régiment entre dans la ville par la pointe du bois, traverse la voie ferrée, se joint au 73^e et à quelques éléments du 33^e. Vers midi, les survivants des deux compagnies qui avaient été bloqués dans la citadelle ont pu rejoindre nos lignes. Une masse solide est ainsi constituée. Le colonel Doyen, du 8^e, attend que notre artillerie ait pris sous son feu les hauteurs de la rive droite et qu'elle ait imposé silence aux mitrailleuses allemandes. Puis, il donne l'ordre d'occuper les ponts et de passer la Meuse. Bientôt nos régiments franchissent la rivière au sud et au nord de la ville, sous le feu de l'ennemi. Le colonel Doyen est en tête et mène la manœuvre.

«Dans la ville, écrit un combattant, règne une animation extraordinaire. Les soldats français et la population dinantaise chantent *La Marseillaise*. Les Boches battent maintenant en retraite et notre artillerie les poursuit toujours.»

Un autre témoin oculaire écrit:

«Vers 5 heures de l'après-midi, la canonnade redouble: les nuages de fumée noir et blanc se mêlaient et les projectiles se croisaient d'une rive à l'autre de la Meuse. Finalement, on ne vit plus que la fumée blanche des obus français. Les canons allemands se taisaient et l'ennemi com-

mençait sous notre feu une retraite précipitée... Nous recevons l'ordre de traverser la ville et de monter à la citadelle. Le colonel Doyen, qui est un vrai brave, l'atteint déjà avec une section. La section entre dans la citadelle; un homme grimpe et arrache le drapeau boche qu'il remplace par le drapeau français. Des cris, des bravos sont poussés par la troupe et par les Dinantais ivres de joie... En bas, dans la ville illuminée, toujours le chant de *La Marseillaise* et les cris mille fois répétés de «Vive la France!».



CARTE DE DINANT ET DES ENVIRONS.

Le succès est aux Français. La contre-attaque vigoureuse du 8^e et du 73^e d'infanterie avait rejeté les Saxons sur la rive droite. Un escadron du 6^e chasseurs les poursuit et nettoie les approches de la ville. Le 8^e et le 73^e cantonnent sur la rive gauche, tenant les ponts et les abords de la vieille ville. Au sud de Dinant, les Allemands avaient aussi essayé de franchir la Meuse à Anseremme. Mais ils s'étaient heurtés à nos postes avancés et n'avaient pas insisté. À midi, nous occupons les abords immédiats de la gare et du pont (1).

(1) Bureau documentaire belge, note n° 128. — Maxime Gauchez, p. 71.

On estime que les Allemands eurent au moins 3.000 hommes hors de combat; on compta 12 canons brisés et 51 caissons abandonnés. Du côté français, sauf un bataillon sévèrement éprouvé, les pertes furent faibles.

« Il faut insister encore, dit un témoin, sur la supériorité marquée des canons français. Leur feu était d'une magnifique précision et leur portée est énorme. Nous avons acquis la certitude que l'artillerie française démontrera sa supériorité sur l'artillerie allemande, comme ce fut le cas dans la guerre balkanique. »

Après ce beau succès, des précautions furent prises pour que le passage de la Meuse ne fût même plus tenté de ce côté. Dans la ville, des barricades furent élevées et des fils de fer tendus près de l'église et aux approches du pont; l'hôtel de la Poste et les maisons des quais furent crénelés; canons et mitrailleuses furent disposés sur les deux rives. Il en fut de même aux ponts secondaires avoisinant Dinant, à Hastières, à Bouvignes, à Houx. Les Allemands s'en tinrent, désormais, à occuper la crête des collines et à lancer parfois vers les faubourgs de la ville des auto-mitrailleuses et des patrouilles facilement repoussées. Ils incendient et mettent à sac les villages, et notamment le village de Houx où trois notables furent pendus.

Le combat de Dinant est tout à l'honneur des troupes françaises qui y prirent part et notamment du I^{er} corps qui inaugurerait ainsi les belles journées où il devait bientôt s'illustrer. Le général Deligny, qui commandait à Dinant, rendit hommage dans des termes émus au colonel Doyen, tué quinze jours après, le 1^{er} septembre : « À la première affaire,

le 15 août, il avait eu une magnifique attitude à la tête de deux bataillons du 8^e et était entré le premier dans la citadelle de Dinant dont il avait arraché le drapeau allemand arboré par nos ennemis. »

Quant au résultat stratégique, il faut en reconnaître la portée. Il apparaît déjà que la cavalerie allemande, envahissant la Belgique et ouvrant les voies de pénétration aux armées elles-mêmes, cherchait à s'allonger vers l'ouest par les branches d'une première tenaille atteignant Diest au nord et Dinant au sud; la branche nord se trouvait légèrement ébréchée à Haelen le 12 août, la branche sud fut entamée à Dinant le 15 et dut se reformer au nord de Namur vers Gembloux, enserrant au sud l'armée belge.

Ce fut, en somme, le commencement de la fissure qui, peu à peu, se produisit dans les forces allemandes et qui alla s'agrandissant jusqu'aux batailles de la Marne. Le fait incontestable et dont nous verrons les suites se manifester est reconnu par un auteur allemand : « Ce n'est que le 23 août que la Meuse fut franchie. Si l'état-major de la III^e armée (armée saxonne Von Hausen) avait pris de meilleures dispositions, le passage de la Meuse aurait pu être effectué bien plus vite. Ce retard a, *sans aucun doute*, contribué aux insuccès de l'armée allemande au commencement de septembre et les forces allemandes marchant sur Paris *ont dû être groupées différemment*. » (1)

(1) Von Kirchhausen, *Das Völkerringen*, 1914-15, p. 438.

TABLE DES MATIÈRES

Le grand mouvement tournant	03
Ardennes en Belgique	03
L'armée belge au Nord de la Meuse	05
Le plan belge	08
Combat de Haelen	08
Avance de la cavalerie allemande	10
La cavalerie française en Belgique	12
Nouvelle concentration des armées françaises	14
La V ^e armée sur le front de Belgique	17
Combat de Dinant	19

